

Note de l'éditeur : le manuscrit du présent ouvrage ayant été trouvé dans une zone recluse de la civilisation, nous ne pouvons en conclure qu'il participe volontairement à la divulgation de secrets d'état, qui, à l'époque de la rédaction auraient été passibles d'excommunication. La similitude entre les faits relatés et les secrets récemment levés par le gouvernement est néanmoins troublante, au point de ne pas écarter l'hypothèse d'un lien entre son auteur et les instances étatiques beaucoup plus étroit que ce que l'absence de preuve à ce sujet ne laisserait penser. Afin de n'encourager aucun propos calomnieux ou complotiste, conscients du caractère encore sensible du sujet traité, nous avons décidé de classer le présent ouvrage dans la section "fiction," genre auquel il appartient de facto jusqu'à nouvel ordre ou nouvel élément susceptible d'éclairer les points sus-mentionnés.

À la recherche du temps perdu

Grâce à l'illusion absolue,
la supercherie du réel est enfin révélée.

Longtemps j'ai chié de bonne heure, ne me souciant de rien d'autre que du délicat passage du reliquat, qui, allié à toutes les focalisations aggravées d'inquiètes spéculations et à tout le carnaval des parfums sulfureux trompétant et gargouillant, forgent, par la soumission à la plus puissante injonction de la nécessité, le goût des choses nauséabondes et le goût du dégoût de soi, et, une certaine idée tout égotique de la Réussite.

"Pendant des années j'ai ignoré mon anus. Je ne le touchais ni ne le douchais. Sis dans l'angle mort de mes considérations, il ne m'appartenait pas. Je refusais qu'il m'appartînt. En tant qu'organe creux, il était facile de nier son existence même, et son oubli pouvait se diluer dans la protubérante matérialité des fesses auxquelles j'en avais délégué la responsabilité physique et morale. Je l'ai toujours pensé comme fonction purement expulsatoire, conceptualisant de concert avec d'autres organes de même fonction une certaine idée de la virilité. Renouvelant, chaque jour que mes constipations me l'octroyaient, l'exploit d'expulser un corps dur de forme pénienne, chier était donc devenu à la fois l'allégorie du fantasme castrateur, et le refus catégorique de l'introduction de quoi que ce fût, surtout l'homosexualité ; car c'est par là que ça se passe. Il y avait un bon sens et un mauvais sens. Les choses étaient catégorisées et catégoriques. Mais tout bascula un jour où, à la faveur d'une douche, l'un de mes doigts glissait malencontreusement en cet endroit, incité par l'onction des saponnées. Quelle surprise que la facilité de pénétration de ce temple, jusque là considéré inviolé - excepté par ce suppositoire d'un matin de septembre - et considéré inviolable tant aller à rebrousse-poil dans ce sens unique devait causer grand peine - d'après mes souvenir de ce même suppositoire. Tout s'effrita alors. Je compris les mécanismes de l'insidieux faufilement et j'eus un aperçu du potentiel spéléologique de l'endroit. S'effrita aussi la conception viriliste dont je me targuais jusque là, et je me surpris à remettre en question les fondements du corpus hétérosexuel, plus particulièrement l'absence de pénétration, non par un quelconque plaisir qui s'y serait rattaché, mais par l'inocuité toute banale de la chose. Je devais en avoir le cœur net. Fort de toutes ces explorations, je décidai de signer un contrat avec la Compagnie du Grand Cacatoès lui cédant ma production fécale contre rétribution, ce que faisaient quasiment tous les citoyens de Pueblotownville, surmontant là mes réticences de principe aux clauses de malus ; les fouilles récupératrices en cas de défaillance d'approvisionnement faisaient de croustillants faits divers dans les journaux, et constituaient une épée de Damoclès au-dessous du cul du citoyen. Une fois installés des chiottes intelligents, tout était en place pour la "grande aventure du recyclage citoyen" telle nommée dans la brochure publicitaire de la Compagnie. Tout se passa à merveille. Jusqu'à ce qu'un grain de sable n'enrayât la machine toute entière. Ainsi - après un respect total du contrat dont je pensais naïvement qu'il avait établi un lien de confiance et de raison entre les parties, me préservant de tout déboire - reçu-je un beau matin une convocation aux locaux centralisés de l'Administration pour m'y expliquer d'un "solde débiteur non régularisé."

Ces quelques mots furent un fer rouge. Le sang bouillonna dans ma tête et mon visage se déconfit ; je vacillai, abasourdi par la nouvelle qui n'eut pas d'autre effet que si l'on m'avait infligé une peine de prison ou annoncé un décès. Le glas administratif avait sonné. Après une exemplaire loyauté envers mon partenaire-contractuel-sociétaire - tel nommé dans la borchure - le Grand Cacatoès, voilà qu'il m'envoyait ses sbires bureaucratiques pour me bastonner. En quoi l'avais-je courroucé ? Lui avais-je manqué de respect ? Ne m'étais-je acquitté de tous mes devoirs envers lui ? L'avais-je trahi ? Un sentiment d'injustice m'envahit, ainsi qu'une paradoxale culpabilité ; car l'accusation est mère de culpabilité chez les êtres à la diplomatie et à l'empathie exacerbées, à moins que ce ne fut de la servilité. J'espère ne plus avoir ces tares aujourd'hui, ou du moins les avoir suffisamment atténuées pour qu'elles ne me portent plus autant préjudice que par le passé.

Ce n'était évidemment pas pour le préjudice que l'Administration rappelait à l'ordre, mais pour l'assise autoritaire dont elle pouvait écraser le débiteur, lui montrant l'étendue de son tentaculaire empire jusqu'aux fondements. Même le Grand Cacatoès n'avait cure de ces manquements - une broutille dans ses pertes - mais l'Administration veillait au respect de la loi dans ses plus infimes ramifications, dût-elle faire un crime d'une pécadille maturée dans les engrenages huilés de son dysfonctionnement.

Je savais que ce jour pouvait arriver, et je croyais m'y être préparé en y pensant de temps à autre, en me familiarisant avec l'idée, en m'imaginant franchir les portes de l'endroit, en glanant des récits

d'expériences ça et là sur le net ou par des connaissances y étant déjà allés. Mon armure de papier se déchira net. Je me ressaisi presque immédiatement et jurai, avec une solennité censée compenser la honte de ma faiblesse soudaine à la lecture de la nouvelle, que j'affronterai mon destin droit dans les yeux. Passé ce ridicule, je me rembruni. En quelques mots à peine, où s'exprimait toute la puissance d'injonction de l'Administration, et l'étendue de son pouvoir aux corps tant qu'aux esprits, je me retrouvais propulsé là où tout le monde redoutait d'aller, là où l'on devait se rendre seul, où personne d'autre ne pouvait aller à votre place, où l'on ne savait pas combien de temps on resterait, là où l'on entraînait inquiet et d'où l'on sortait soulagé : au Palais !"

*

Calef se rendit donc au Palais par un jeudi matin morose de pensées. Il gravit une volée de marches jusqu'à une immense porte cochère scellée de lourdeur et de silence, par où l'on eut pu faire passer un éléphant, munie d'un heurtoir trop massif pour qu'on pût le soulever, trop obsolète pour qu'on pensât seulement à l'utiliser, et trop réel pour qu'on osât même y toucher. La porte semblait inébranlable. Elle n'était là que pour impressionner les arrivants d'un gigantisme cyclopéen censé leur faire croire qu'était là la demeure de quelque dieu paperassier et griffonneur ; ce qui n'était pas faux. Ce dieu n'était pas de la taille titanesque qu'on eût voulu faire croire, mais microscopiquement dissout, ubicuitaire et désagréable, comme une trop grande charge de sel rendrait une soupe immangeable. Calef sonna sur le minuscule interphone logé dans le chambranle de pierre de la porte. S'ouvrit une minuscule porte dans la grande, par laquelle il entra indésirable, illégitime à fouler une telle demeure, et minuscule.

«Bienvenue au Palais, Calef !»

La voix l'avait appelé par son nom comme si elle venait de l'attribuer à un enfant venu au monde. Elle n'était ni d'une inconsistante douceur, ni d'une trop grande vigueur. Elle ne trahissait que peu de sentiments, mais suffisamment pour que son formalisme ne la rende pas anxiogène ; ce n'était pas le but des gens du Palais. Ils s'efforçaient à mettre les clients le plus à l'aise possible et s'appliquaient à instaurer un dialogue serein, de confiance mutuelle. C'était écrit dans la brochure que tous les convoqués recevaient afin de se préparer au mieux à répondre aux attentes et aux exigences qu'on allait avoir d'eux, comme on aurait atendri de caresses l'agneau destiné au méchoui.

La voix continua. Il s'agissait d'un pré-accueil où les dieux en personnes formulaient une quête à l'adresse de leur champion :

«Selon les données portées à notre connaissance, Monsieur Calef, vous auriez fait un emprunt à durée indéterminée. Selon l'article 134 du défécode, vous êtes tenu de vérifier que vos entrées et sorties correspondent au montant porté sur votre facture, et déclarer dans les deux jours tout élément de non-concordance. À ce jour, votre participation non-effective à cette injonction vous place en situation d'irrégularité auprès de nos services, qui ont été désignés en qualité de mandataire créancier par l'entreprise ci-nommé "Grand Cacatoès". Vous devez vous informer auprès de l'ingénieur de répartition des demandes des démarches nécessaires de coopération partenariale visant à régulariser votre situation. Tout projet d'externalisation de votre part, non avalisée de nos services, ceci avant résolution de votre affaire, verra la remise à zéro des procédures en cours.»

La voix résonnait dans l'immense hall d'accueil, désert dans lequel déjà commençait l'errance, le désarroi, mais aussi la formidable aventure - il n'en soupçonnait nullement la portée - qui allaient être les siens. Tout au fond, le bureau d'accueil était un oasis. Y émanait la fraîcheur de l'élément humain ;

un élément liquéfié et terni sous les phosphorescences des technologies parasites qui avaient envahi les mains, les yeux et les oreilles des citoyens de Pueblotownville dans un perpétuel colmatage sensoriel.

L'accueil était tenu par un employé uniforme agrafé d'un badge d'"ingénieur de répartition des demandes". Son allure flapie de vieux chat casanier jurait avec la modernité solennelle du lieu ; solennelle, et suspecte car il n'était d'aucune utilité qu'on s'attelât à de telles considérations esthétiques en un lieu dévolu à la pure logistique bureaucratique. Cet air de musée contemporain valorisant le minimalisme intellectuel et conceptuel de ses œuvres par la hauteur de ses plafonds n'avait d'autre but que d'instaurer une ambiance futuriste où le citoyen ressentirait l'archaïsme de son ontologie bestiale, le préparant ainsi à accepter les assauts nébuleux d'une modernité établie, indiscutable, et opaque à son entendement, dont il serait le pantin obligé. La brochure lui avait expliqué en première lecture les démarches et conseils à suivre, et en seconde lecture qu'il allait entrer dans un pays étranger, aux coutumes extravagantes et à la langue délicieusement barbare, comme l'aurait fait un mini fascicule touristique, à la fois dépayçant, excitant et effrayant.

L'employé somma Calef de prendre un ticket avant de se présenter à l'accueil. Bien qu'il fût seul, Calef s'exécuta et tira le numéro 349. Le compteur de clients indiquait 112. Quelques heures plus tard, il arrivait enfin à 349, et Calef se dirigea vers l'accueil, où il n'avait vu personne se présenter avant lui, tandis que défilaient les chiffres du compteur. Il lui sembla que ce décompte était à sa seule intention, pour le préparer mentalement ; car tout ce qui repose a bien meilleur goût : pâtes à crêpes, à pain et à tarte, bouillons, vins décantés et... patients de l'Administration.

"Votre dossier est en indice 9 de granulométrie" notifia le life-on sans que Calef en comprît le sens.

Calef s'identifia après avoir frotté l'écran de son life-on sur l'écran du terminal de l'accueil. Sa vie défila littéralement devant ses yeux et devant les scan du Palais qui instantanément se remomora tout de l'un de ses enfants. Le fils prodigue était de retour, et tout le Palais l'allait fêter ; à sa manière. Un veau serait sacrifié en son honneur, le vin coulerait, et maints convives jouiraient du festin payé par ses soins.

«Mr Calef, dit l'employé, selon la désignation du contrat passé avec l'entreprise ci-nommée "Grand Cacatoès", la production fécale visée dans votre contrat doit atteindre 132,96 Fl par semaine. Or, sauf erreur de notre part, le chiffre déclaré par vous se monte à 13,296. Deux options s'offrent à vous : soit compléter le manque et vous adresser en ce cas au bureau des régularisations ([22](#)), ou déposer une réclamation auprès du bureau des réclamations ([41](#)).» (notez le code "régularisation" ou le code "réclamation" selon le choix effectué)

Calef protesta en affirmant qu'il s'agissait bien d'une erreur de l'administration à son égard, preuve à l'appui, car sur la déclaration qu'il présentait au guichetier la virgule était placée au bon endroit.

«Mr Calef - et je vous dit cela à dessein -, le déni n'est pas la meilleure posture à adopter. La convocation au Palais n'est jamais une erreur. Il ne m'appartient pas de statuer sur les responsabilités. Nous avons reçu sur votre compte une notification d'irrégularité. C'est votre compte ; c'est donc à vous qu'il échoit d'entamer les démarches nécessaires à la résolution de ce problème. L'Administration administre mais elle ne peut en aucun cas ingérer dans les affaires extérieures aux siennes. Elle n'est qu'une voie de facilitation et de clarification des échanges entre deux parties ; dans le cas qui nous

occupe : vous et l'entreprise "Grand Cacatoès". Notez que ce dernier, dans le cas d'un litige, peut également intervenir - nous pouvons à cet effet soumettre une demande - mais je dois vous dire à titre purement informatif que cela n'arrive jamais. »

2

de retour à l'accueil

Au terme d'une longue recherche dans l'historique de la demande, l'agent d'accueil décréta que l'original du dossier n'était plus dans sa base de données, mais qu'il avait pu être envoyé aux différents services concernés par la demande. Plusieurs services, en effet. En amont de la procédure, on ne pouvait plus connaître ce qui était advenu en aval, à cause de la "chèvre". Oui, la chèvre ; la chèvre-qui-dêê. C'est elle qui se charge de la répartition de la demande.

"Votre dossier vient de passer en indice 12 de granulométrie"

Votre indice vient d'augmenter ? Oui, c'est tout à fait normal ; c'est bon signe même. Cela signifie que la chèvre fait son travail. Elle morcelle votre dossier en plusieurs étapes gérées séparément. Pour une efficacité accrue. L'ensemble de nos services, ou presque, travaillent sur votre dossier.

Il doit à minima transiter par le bureau des habilitations (7), et celui des délibérations (13). Si vous n'en trouvez pas de trace, il faut déposer une réclamation au bureau des réclamations (41) et faire une défragmentation de la traçabilité, et ainsi conserver une vue d'ensemble du projet qui servira d'empreinte type pour renseigner le répertoire des actions directes ; d'ailleurs je vous le recommande même si ce n'est pas essentiel."

Calef pouvait aussi s'accorder un répit sur une chaise qui avait été placée là comme par un hasard logistique particulièrement propice (28).

3

Le justificatif de réception de réclamation demandée par le Palais n'avait pas été fourni par Calef. De tous les papiers officiels que Calef avait soigneusement gardés et répertoriés, celui qu'on lui demandait faisait défaut, à croire que ce document n'avait jamais existé et n'était qu'une chimère destinée à ne jamais être trouvée. L'agent K. rassura Calef sur ce point, car le document demandé était en lien avec de toutes nouvelles directives déjà opérationnelles malgré l'absence de décret d'application légal.

Justificatif d'autorisation, autorisation de validation, demande d'autorisation, certification de régularisation, confirmation de demande, demande de confirmation, permis de régularisation ; tous ces termes pouvaient être substitués les uns aux autres de sorte qu'on ne sache jamais vraiment comment ordonner ses démarches, et que l'ordre lui-même fût sujet à fluctuations ; ce qui pouvait exaspérer Calef qui eût toutes les raisons de faire un esclandre (12). Le Palais, trop moderne pour faire fonctionner ses protocoles obsolètes, et trop ancien pour appliquer les nouveaux, avait toute la saveur d'un outil inutilisable comme ceux qu'on trouve au rabais dans les bazars à un euro, et qui se brise à la première utilisation ; un casse-noix plus fragile que les coques, une lame sans fil, une pierre à émousser... l'objet expurgé de sa fonction.

4

à la nurserie

Un nom avait été enregistré par l'officier d'état-civil. Un nom rattaché à un être de chair. Ce nom avait cheminé sur la toile informatique jusque dans les bases de données de l'administration, associé à un nombre unique et une série de codes d'identification. Création d'un compte citoyen. Le processus s'était enclenché. Un fil - que même les moires ne peuvent couper - s'était tissé. Un fil qui perdurerait dans la mort. Le citoyen était né. Officialisé. Répertorié. L'œil était sur lui. Avec ses droits et ses devoirs. À jamais biberonné au lait administratif. Un lait sanieux indispensable à sa survie sociétale, un lait blanc comme une feuille de papier où peut se concrétiser l'enfer des possibles sous la forme d'un jargon lexical ressemblant trait pour trait à une langue parlée, mais ayant une signification toute différente, accessible à ses seuls glossateurs. Au début, l'enfant est jeune, il a besoin de ses parents pour les tâches administratives. Mais une fois grand, l'oiseau quitte le nid et remplit ses formulaires de ses propres ailes. Le citoyen a des droits : le droit au bonheur, enfin... à la recherche du bonheur ; à l'assurance le citoyen doit perdre son temps. Le devoir citoyen, les actes citoyens sont tous de nature à intéresser l'homme-citoyen à accomplir des futiles tâches en les présentant sous un jour positif, altruiste, ou toute autre formulation dans laquelle le citoyen trouverait à flatter son narcissisme à peu de frais pour lui et pour la HAG. Le tri sélectif et son pendant haut, le tri premium, et surtout l'administratif ! Avec l'administratif, la HAG avait trouvé un moyen ultime de limer les cordes qui rattachent l'individu à lui-même. Maintenir l'individu sous une chape de tâches, de contingences, de pré-requis, des signatures, des photocopies, des justificatifs, des fractales de files d'attente. Sans papiers, pas d'existence possible ! que des portes fermées, des bureaux clos, des codes refusés, des comptes verrouillés. Enlevez une seule feuille et le château de papier où vit le citoyen s'écroule. La prison de papier est une prison dont on ne s'échappe pas. La puissance de l'écriture y est mise en œuvre. Des pattes de mouche sur une feuille blanche qui décide de qui est redevable, de qui s'est acquitté, de qui vit, de qui meurt. Juge parmi les juges, décideur parmi les décideurs, elle est le mécanisme ultime de délivrement des autorisations et des refus, indépendamment de l'instance prééminente ayant statué sur cette contingence. C'est un colon tout puissant qui décide de l'état de la matière délivrée, quoiqu'il ait façonné l'intestin. Ainsi accaparé par le papier qui lui colle aux fesses, le citoyen las n'a plus qu'à accomplir les besognes qu'on lui assène sous forme de généreuses opportunités.

Les nourrissons ne possédaient pas encore de life-on. Leurs excréments ne bénéficiaient pas d'un suivi, lacune qui permettait aux voleurs de se glisser. Le caca était subtilisé puis revendu au marché noir avec la complicité des nurses ; à leur tête, la nurse Tchedar. Elle menait son commerce depuis de nombreuses années et passait pour une trafiquante aux yeux de la police qui n'avait pourtant jamais rien pu prouver contre elle. Avec le transit irrégulier des nouveaux-nés, il était facile de plaider l'absence de selles. Les affaires marchaient bien et la nurse Tchedar, qui n'appréciait que modérément les ingérances administrative et policière dans son établissement, fit affaire avec Calef moyennant un don à l'établissement. Calef s'empressa donc, une fois rentré chez lui, de badger aux sanitaires et y verser le lot qui renflouerait son déficit. Il prit également soin de déchirer dans la cuvette une quantité de papier adéquat, craignant que l'absence de cellulose dans ce lot d'importance n'allât éveiller la suspicion de quelque instance procédurière. Calef put dormir la conscience tranquille. Tout était rentré dans l'ordre et il paraîtrait au Palais le lendemain (20) pour acter la régularisation et triompher comme l'avaient fait avant lui des générations et des générations d'appelés. Fierté et assurance s'emparèrent de lui et le bercèrent jusqu'au matin.

5

Les lieux ressemblaient à ces chiottards immondes de bars de nuit où les buveurs marquent leur territoire, ajoutant leur signature acide aux insultes, esquisses graveleuses, racisme potache, faux numéros de la sœur de Bouboule, maximes religieuses, métaphysique de comptoir, poèmes trucidés et messages politiques gribouillés sur les murs envahis de graffitis ; un exutoire servant de réseau social scellé dans l'anonymat du confessionnal puant contenant assez de miasmes pour apporter une mort noire.

Une ampoule pendouillait au plafond par un fil dénudé relié à des dominos, tout autant capable d'apporter une mort blanche. Bien qu'il sût qu'il ne fallait pas croire toutes les assertions écrites sur ce mur, l'une d'elles attira l'attention de Calef : "rejoignez la Résistance au 093348923913"

Comment étaient les chiottes ? demanda Punchin-Ba au retour de Calef. Dégueulasses, confirma-t-il, complice, ayant ajouté sa petite touche personnelle à l'édifice olfactif, produit communautaire de trajectoires approximatives et d'un je-m'enfoutisme des tenanciers de l'endroit. «Quinze sur vingt» ajouta-t-il.

En ces temps d'art fadasse et de distractions médiocres que la HAG incitait à consommer par l'instauration d'une "citoyenneté culturelle" soumise à barème, la notation des chiottes était l'un de leurs passe-temps favoris ; une distraction qui rehaussait celle proposée ; une récurrence qui pimentait leur relation et leur évitait les banalités habituelles. Non qu'ils eurent un amour profond de ces endroits, c'était un simple moyen de se réapproprier leurs jeux et amusements avec l'assurance que cette activité, par son caractère insolite, leur était réservée à eux seuls et que l'intérêt n'en était pas dilué dans le plébiscite généralisé confinant au vulgaire. Ce ludisme avait dérivé en tourisme sanitaire où à la merditude des chiottes se mêlait celle des activités culturelles.

Le film était ennuyeux, mais en consommant une activité culturelle au moins Calef gagna-t-il des points "citoyen" qui, corrélés à sa bonne conduite, semblaient, en récompense, pouvoir l'immuniser contre tout déboire administratif. L'espace d'un instant, il goûta au bonheur de ce qui l'ennuyait.

Calef allait-il appeler le numéro supposé de la Résistance ([16](#)), ou se diriger vers la sortie ([32](#))?

6

«À la bonne heure !» s'enthousiasma Géronte qui avait l'habitude, à ce stade, que ses interlocuteurs déguerpissent. "Je vais avoir besoin de ma documentaliste." Il l'appela avec son life-on et l'attendit en se fendant de quelques anecdotes sur sa vie dans l'établissement. Le contrôle de son sphincter était l'avantage qui mettait Géronte en valeur auprès des dames de la pension. Souhaitant vivement se dégager de leurs assiduités importunes, il lui arrivait de chier volontairement dans son froc, ayant compris qu'elles ne s'intéressaient pas vraiment à sa personne, et n'en voulaient qu'à sa son absence de merde au cul. Ô combien il est difficile à un colon fonctionnel de se libérer volontairement dans son slip, et de laisser couler des décennies de conditionnement contractile. Par quelle longanimité Géronte pouvait-il se permettre une telle saillie ! Fallait-il qu'il fût importuné au dernier degré pour recourir à d'aussi pestilentiels stratagèmes. Car Géronte réservait sa fraîcheur hygiénique à une seule dame, sa documentaliste attitrée, à qui il avait confié la lourde responsabilité de la classification de sa flatulothèque. Ils s'appréciaient mutuellement et faisaient figure de mascotte dans tout l'établissement. Elle apparut dans l'encadrement de la porte.

«Je vous présente la mère Docu. Nous allons vous montrer le fonctionnement de ma flatulothèque.»

Géronte se figea un instant, concentré. «Pari gagné !» lança-t-il après avoir lâché un immonde prout dont il huma le parfum. Pour le second, il se colla un bocal sur les fesses et captura le gaz qui résonna dans la cavité de verre. Il étiqueta le bocal "visite de Calef" et le paça dans sa collection à côté des autres, sur l'étagère. Il y avait là les fragrances de toute une variété de circonstances, d'époques et de rencontres, d'amis, compositeurs, auteurs, réalisateurs, acteurs, restaurants, nom de monuments et de rues, musées, situations ordinaire, contrôle de police, entretien d'embauche, dîner en famille, voyage en train, signature de contrat, visite d'appartement, mariage, enterrement, etc ; il y en avait des milliers.

Cette inflammable collection était sa boutique de souvenirs personnels qu'il conservait dans une pièce spécialement louée à l'établissement. Géronte tira successivement plusieurs bocaux qu'il commenta.

«Je crois que le zyklon b de ma chambre à gaz a reproduit une partie d'alto de "l'or du rein" s'exclama-t-il en brandissant un échantillon de la section "Wagner".»

Puis la mère Docu sélectionna trois bocaux qu'elle tendit à Géronte, en suivant la description des souvenirs qu'il souhaitait se remémorer. Il ouvrit le premier, étiqueté "Matière/ introduction". Abordant son domaine d'expertise, Géronte prit un ton docte, presque prédicatif, dont il n'avait pu depuis longtemps faire bénéficier autrui :

«L'Homme a créé le monde a son image. Toute construction y est le miroir d'une des facettes de sa psychée ou de sa physiologie, telles que l'ensemble de ses caractères s'y retrouvent représentés. En tant qu'organisme de gestation longue à caractère occlusif, l'Administration s'est imposée comme l'homologue bureaucratique de la constipation, entretenant avec elle des liens étroits non seulement de parenté mais aussi de causes à effets mutuels. Le fonctionnement administratif va de pair avec le rapport qu'une nation entretient avec ses déjections ; invisible et invasif. Il émerge naturellement d'un système complexe de volontés involontaires et de menues servitudes accumulées avec le temps qui le laissent s'imposer et de grossir jusqu'à écraser le citoyen contre les murs granitiques de la prison administrative où il est librement enfermé depuis sa naissance. À l'image de tout être humain normalement constitué, l'Administration a faim ; et elle chie. Tout comme les toilettes, elle est en sous-effectif pour répondre à une demande croissante et empressée; tout comme la merde, elle focalise les agitations, les espoirs, les inquiétudes, l'attente d'une résolution, et le soulagement passager menant à l'oubli, puis l'espérance. Ce système pervers nous prodigue un soulagement si salvateur - tel un dieu seul capable de résoudre les problèmes qu'il a lui-même déclenchés, à la fois source et pourfendeur du mal -, que nous percevons les choses dues comme un extraordinaire cadeau ; du bonheur à peu de frais. Cette dichotomique et antinomique fonction mêlant la détestation de la chose et du procédé au bonheur du soulagement fait d'autant plus apprécier la merde qui est la nôtre, que ce soit au Palais ou aux gogues. Ce bonheur est tel qu'il ne nous viendrait pas à l'idée de nous rebeller.

Il y a longtemps, les technocrates ont noyauté la sphère administrative en engluant ses protocoles dans un jargon abscons mêlé l'acronymes, de néologismes et d'anglicismes, la pliant à leur ubuesque volonté. Pour faciliter leur tâche, nous créâmes la Matière. Nous étions jeunes diplômés, talentueux et inventifs, et nous ne nous préoccupions pas des raisons pour lesquelles le gouvernement nous rétribuait si grassement.

Au commencement, la Matière obéissait et servait aux lois. Puis, au gré de ses améliorations, elle se développa en autonomie partielle, secondée par des techniciens que nous formions et supervisions, jusqu'à une autonomie complète que nous n'avions pas anticipé. À ce stade, elle prit le contrôle et tout nous échappa. Les lois durent s'adapter, dans un renversement de l'ordre naturel des causes et des effets. Il y eut des volontés de réforme et de simplification, mais la Matière phagocytait ces lois et les réinjectait dans son système pour renforcer ses procédures dont on pensa un moment qu'elles allaient continuer leur essor anarchique jusqu'à bloquer tout le système ; mais leur pandémie s'arrêta d'elle-même. Aujourd'hui, bien que le système connaisse une paralysie partielle, il fonctionne tout de même, et l'on ne comprend pas comment. Le taux d'encrassement devrait être de 90% dans les estimations les plus optimistes, or 99% des dossiers sont traités et les problèmes résolus. Mystère total. Mais tout dépend de ce qu'on appelle "problème résolu." Cela ne va pas sans y laisser des plumes. Chaque nouvelle invention est un terreau pour de nouvelles spores, de nouveaux germes.

Il y a toujours eu des petits malins qui jouent au chat et à la souris avec la loi qui doit s'étendre aussi loin qu'on la pousse dans ses retranchements, jusqu'à ce que son réseau atteigne l'intimité, jusqu'à l'absurde. La loi était déjà devenue un organe invasif.

À une époque de raison et de tempérance, la HAG avait externalisé une partie seulement de son administratif fiscal au Palais, ce qui lui en laissait encore le contrôle. Ainsi déchargée, elle continua à créer d'autres lois au lieu d'y mettre un frein, car c'était là sa vocation et son seul moyen de subsistance. Il est impossible pour un organisme d'enrayer de lui-même l'unique procédé qui le fait exister.»

Chaque chose avait une définition fiscale et légale propre : pour dire où marcher sur le trottoir, comment se saluer dans la rue, sur l'espace entre les chaises d'un restaurant pour des raisons d'équité entre les établissements, sur la définition d'un sentiment ou une intention d'après les lignes du visage comme la différenciation de la courbe d'un froncement de sourcil pour démarquer l'incompréhension de l'agressivité, des différences fiscales entre le parquet et le lino, et leur épaisseur, entre les différents matériaux, nappe en tissu ou en plastique, les tabourets à trois ou quatre pieds, ce qui, dans ce dernier cas constituerait une violation du terme tabouret, devant être requalifié en chaise, à la fiscalité différente. Pour les petits malin voulant échapper à la fiscalité sur les chaises en s'asseyant par terre, il y avait une loi sur les "chaises sans pieds", et le sol était considéré comme tel. Ainsi, les sans-chaises devaient payer la taxe sur le sol deux fois, la première en tant que sol, la seconde en tant que chaise. Arrivèrent les taxes sur tous les éléments chimiques du tableau de Medeleiev. Les lois étant trop nombreuses pour être toutes appliquées, on avait aussi créé une loi obligeant à appliquer les autres lois. Le sens était dilué dans l'excès de définition. C'est pourquoi la HAG fut obligée d'externaliser tout son administratif au Palais, non seulement pour libérer du temps, mais surtout pour assurer sa subsistance en tant qu'organe législatif. Ayant ainsi reçu ce monopole de gestion, l'Administration du Palais reproduisit le même mécanisme d'expansion que celui de la HAG ; également pour sa propre subsistance.

Géronte ouvrit le deuxième bocal : "Matière/ principes":

«La Matière Fiscale est un merveilleux produit auto-répliquant. À la fois sésame, moyen de défense et d'attaque. C'est comme un levain : avec une souche minime on peut obtenir une importante quantité de matière-mère. Quand le système se sent menacé ou trop las, il envoie un jet de matière en direction du citoyen, matérialisé par un bug, une erreur d'apparence fortuite, réponse à un stimulus. En coopération symbiotique avec ses salariés, l'Administration multiplie ces bugs comme mécanisme de défense. Deux lois fondamentales la mettent à l'abris. La première est qu'elle peut s'attaquer à n'importe qui. La deuxième est qu'elle ne s'attaque pas à tout le monde. Ses ennemis directs sont donc en trop petit nombre pour l'inquiéter, et ils façonnent un exemple pour la population. La troisième grande règle est que l'administration n'achève que rarement ses ennemis, mais amnistie leurs erreurs moyennant quelques coups de bâton. Ces procédés renforcent l'attention du citoyen sur ses devoirs administratifs. Il devient une bête aux abois, apeuré au moindre bruissement de feuille à en-tête, remplissant méthodiquement les champs de renseignement, conscient qu'une erreur lui serait fatale, conscient que l'Administration est tapie, là, quelque part dans les hautes feuilles de déclarations. Elle est une araignée patiente. Elle guette le mouvement. Quand elle le détecte, elle envoie une demande de pièces complémentaires via ses fils, et le citoyen-moucheron doit s'exécuter. Elle ne dévore jamais ses proies, mais les garde à jamais dans sa toile merdeuse qui devient leur prison. Car elle ne se nourrit pas de ses proies, mais du mouvement de sa toile. Du mouvement, toujours du mouvement. Retiens bien ça.

Un des principes fondateurs de la Matière est que deux entités identiques en tous points peuvent posséder des valeurs différentes par simple volonté d'un observateur. Ce qui permet à la Matière de changer ad libitum de fonction en discriminant ses briques élémentaires.»

Troisième bocal : "Matière/ appendice"

«Suite au monopole administratif du Palais, l'Administration fut en mesure de gagner le marché des gérances d'entreprises. C'était la première fois dans l'histoire qu'une administration se comportait dans son domaine comme un organisme prédateur en phagocytant des modules de gérance, comme une entreprise aurait procédé à une OPA pour s'en approprier une autre. Le Grand Cacatoès ne fit pas exception à cette règle. Il devait lui aussi se conformer à la loi.

L'entre-deux - l'intermédiaire - fait le liant entre deux parties indispensable et finit par absorber la vitalité des extrémités. Ainsi l'Administration est devenue indispensable alors même qu'elle est inutile, voire nuisible. Un parfait exemple d'adaptabilité parasitaire darwinienne. Dieu ne peut être qu'un intermédiaire, un procédé ; et ce procédé peut aboutir à l'Homme à l'arbre, à la mouche, ou à l'Administration. L'Administration est une sorte de chimère entre un bambin inconscient qui joue avec ses mains maladroite, écrasant ça et là les papillons, et un vieillard sourd et aveugle qui fait constamment répéter ce qu'on lui dit, et entend ce qu'il a envie d'entendre. Les deux sont incontinents, répandent leur merde à travers le système et la font laver par d'autres.»

Pour subsister, l'Administration devait se nourrir sur des milliers et des milliers d'individus. Le peuple était le vivier inépuisable et sans cesse renouvelé d'une matière nourricière produite par son attention, sa dévotion, son anxiété, son temps encore vacant, sa servilité. Voilà quelles étaient ses nourritures.

Les mondes bureaucratique, légal et réel ont évolué de concert en tissant entre eux une trame de plus en plus serrée, de sorte que la loi obère le monde réel, et l'administratif obère la loi et le monde réel. La contrainte administrative repose sur son pouvoir répressif passif qui se substitue à la police. Elle ne réprime pas, elle empêche. Dans un circuit électronique, ce serait une résistance. La peur de l'infraction est plus efficace qu'une punition ; les bandits l'ont bien compris. Les représailles représentent un effort non-rentable pour système. Si monsieur-tout-le-monde se mettait en infraction, l'application des punitions deviendrait rentable. D'où cette loterie punitive où l'on prend une tête de turc à qui l'on fait supporter le courroux de l'Administration, pour l'exemple. On le choisit parmi les voyous ou les honnêtes gens, peu importe.

Sa loggohrée fit à Géronte le gosier sec, mais il poursuivit néanmoins d'une voix éteinte.

«Le Vortex. Il est créateur de la Matière. J'ai dit que ce sont nous, les ingénieurs, qui avons créé la Matière, mais peut-être n'avons nous qu'activé le Vortex, peut-être n'avons-nous qu'appuyé sur un bouton, par maladresse, comme on tirerait la chasse. C'est une pure entité. Il *est* et *n'est pas* à la fois. C'est la force qui fait se mouvoir les choses. Pour lutter contre l'Administration et la Matière, il faut lutter contre le Vortex. Toute découverte possède un angle mort qui échappe à la compréhension de son créateur. Pour nous qui avons découvert la Matière, il s'agit du Vortex. Nous l'avons nommé ainsi, mais nous ne pouvons que conjecturer sur sa nature. Être et ne pas être, ceci n'est pas une question. Écoute-moi bien. Au centre du Palais, il y a un labyrinthe. Au centre de ce labyrinthe, il y a une porte. Derrière cette porte, il y a le Vortex créateur de la Matière. Arrêter le Vortex, c'est arrêter la Matière.»

Géronte fronça les sourcils et se rapprocha, soucieux, de Calef :

«Quand je ne serai plus, je veux qu'on enflamme mon dernier pet. C'est ma dernière volonté." Puis il reprit d'un coup une mine réjouie et recommença à commenter ses flatulences comme si un autre avait parlé par sa voix l'instant d'avant. Géronte ne pouvait fournir de quoi combler la dette de Calef, car les vols étaient nombreux. Le personnel se servait allègrement en toute impunité, détournait les canalisations et siphonnaient les pensionnaires pendant la nuit. Calef prit congé et rentra chez lui (20) où Punchin-Ba l'attendait sans l'attendre.»

7

"Scatol, l'alcool fabriqué avec le grain d'orge de nos campagnes."

Le bureau des habilitations n'ayant pas reçu de demande d'habilitation de la part d'un autre service, il ne pouvait rien pour Calef qui devait en premier lieu intercéder auprès du bureau idoine afin que celui-ci lui envoie une demande en bonne et due forme, seul capable d'avaliser le traitement de la demande sous réserve de sa légitimité. En l'absence de traçabilité de la demande, il fallait effectuer une recherche dans l'un des bureaux candidats : celui des validations (30), celui des réclamations (41), ou celui des autorisations (19)

8

tiastra'n ominid	(le jeu entra dans l'Homme)
in amna distorti.	(et tordit son âme.)
dramatis ontini	(le drame se joua en lui)
inistra dominat	(et le domina)

Le rouleau tourna, mais la première feuille restait immuablement plaquée autour de son rouleau. Calef sentit comme une altération de son environnement. Petgaz hennit, se cabra, fulmina. Dans un vertige des sens, les cloisons s'estompèrent. Calef se trouvait à présent dans le théatibunal, salle ambivalente du Palais où l'on pouvait rentrer côté théâtre ou côté tribunal. Dans le premier cas la comédie était un procès, et dans le second cas l'inverse.

Dans le tribunal inversé, l'accusé était en coupable pour être finalement amnistié. Dans le théâtre inversé, l'acteur-spectateur tenait le rôle principal de figurant. Autrement dit : l'acteur avait le rôle d'un spectateur se regardant lui-même en tant qu'acteur ayant le rôle d'un spectateur... Il jouait-regardait une pièce le mettant en scène en tant que spectateur ayant un rôle de coupable-amnistié dans un procès. La chèvre-qui-dêê soufflait aux acteurs l'intégralité des répliques et en rajoutait en sus du texte établi. Elle soufflait aussi leurs répliques au procureur, aux avocats et au juge, se référant à un code législatif dont elle promulguait ou abrogeait les décrets. Le figurant principal de la pièce-procès fournissait généralement une Matière de piètre qualité - parfois même sous forme papier - que l'Administration se chargeait de contester, d'ignorer, de rejeter, d'égarer, de frelater, de geler, de transmuter ; mais avec l'épée protéiforme, Calef possédait la plus haute qualité qu'il pût espérer.

Écouter la chèvre répliquer (15) était hypnotique. Calef pouvait aussi s'accrocher au rouleau et le tourner :

- dans le sens horaire (47)
- dans le sens antihoraire (21)

9

En ouvrant la porte des toilettes, Calef fut accueilli par une bouffée d'air nauséabond précédant la découverte d'une cuvette débordant d'assez d'excréments pour combler son déficit, et plus encore. Instantanément soulagé, son esprit renforça ce lien de dépendance à un système de récompense que sa raison voulait abolir. La drogue fécale n'était pas la merde en soi, mais un transit complet, du plaisir de la nourriture, de l'inquiétude du fardeau puis de sa libération, et enfin des récompenses anale et pécunière. Une drogue parfaite, indétectable, intangible, inattaquable, greffée dans les associations imbricatives de l'esprit.

Une petite carte était plantée dans le tas : "Mr Calef, j'espère que vous apprécierez ce modeste présent et qu'il vous sortira de l'embarras où vous vous trouvez. N'ayez crainte, aucun paiement ne vous sera demandé en retour. Néanmoins, je crains que cela ne suffise à solutionner entièrement votre problème. Nous pouvons faire bien plus pour vous et sûrement aussi vous pour nous. Ensemble, nous serons plus forts pour lutter contre l'oppression. La Résistance a besoin de gens comme vous. Appelez-nous si vous êtes intéressé." Signé : des amis

Calef badga son life-on et tira la chasse plusieurs fois pour vidanger le stock et l'acheminer tout de go au crédit de son compte. Son attention fut attirée par un graffiti prophétique qui était écrit sur un tableau accroché au mur : "le marteau sonnera l'avènement de l'être, et s'ouvrira la porte secrète." Puis il appela (16).

10

au cinéma

Ton absence remplit ma solitude d'aimer (avec Matthieu Kassetoivitz): L'absence de Clémentine est insoutenable pour Matthieu depuis qu'il sait qu'elle va passer une semaine de vacances avec Marc, son ancien amour. Depuis la mort de son père, la vie de Matthieu a basculé entre questionnements, doutes, et révélations familiales. De son côté, Clémentine réussira-t-elle à sortir de ses schémas et pourra-t-elle prouver à Matthieu qu'en dépit de leurs divergences, il compte bien plus à ses yeux qu'elle ne veut se l'avouer ?

L'incontinence sentimentale des protagonistes frôlait l'indécence. Dans ce monde idéal, tous semblaient n'avoir aucun problème d'ordre administratif, jouissant d'une existence sans contrainte permettant de focaliser toute leur attention sur de micro problèmes existanciels dont ils faisaient un golem. Voilà donc ce qui se passerait si l'administration n'était là pour nous détourner de ces tourments qui nous colonisent l'âme dès que le cerveau est au repos. Par la manière dont son absence plongeait les protagonistes dans le désarroi, l'administration adressait un message d'auto-promotion au téléspectateur, comme un parent attentionné qui dit ce qui est bon pour sa progéniture capricieuse. Le message était subliminal.

«Comment peuvent-ils réellement se connaître s'ils n'ont pas au moins passé un quart d'heure ensemble aux chiottes ?» chuchota Calef à Punchin-Ba, qui ne sut si la question était sincère, rhétorique, sarcastique ou simplement une preuve d'affection envers elle.

Calef pouvait rester jusqu'à la fin du film puis s'en aller (32), ou aller inspecter les toilettes (5) en milieu de séance, tant que toutes les cuvettes étaient encore disponibles.

À la faveur de la nuit, le groupe de résistants emmena Calef visiter les trous-à-merde, ces gigantesques usines de production fécale. Ils pouvaient entrer grâce à la complicité d'un agent infiltré dans l'usine comme gardien de nuit. Vêtus d'uniformes de surveillants, ils eurent accès aux lieux de production. L'accompagnateur de Calef fit le guide conférencier :

«Contre une rémunération immédiate et alléchante, les pauvres signent pour la livraison d'une production mensuelle à taux variable. Le taux de départ est très bas - évidemment - pour les inciter à signer. La signature, c'est une mise en scène bien rodée. Des conseillers sont là pour les rassurer ; dire qu'il n'y aura pas de problèmes, que le marché est stable, qu'il n'a jamais été aussi fiable. Conneries ! Une fois le contrat signé, le taux grimpe à des objectifs inatteignables. Obligés de fournir ce qu'on leur demande, les pauvres deviennent des usines à merde, mangent tout et n'importe quoi pour produire.»

*

Un Marché parallèle de l'épluchure et de la fibre s'était créé. L'homme était devenu, entre autres assignations, un outil de production fécale. Et il fallait sensibiliser très tôt les enfants à leur production anale, ce qui était assez simple, car à ces âges juvéniles, la chose est naturelle et source de grandes joies. Il est facile de les formater au rapport merde-argent quand, extasiés devant leurs déjections, on leur donne la pièce en récompense.

Calef sentit l'indignation monter en lui comme un poison rapide. Cette scène inique lui glaça le sang et il sut immédiatement où était son devoir, par une inspiration soudaine, par un vent de révolte qui, il le savait, sommeillait en lui depuis longtemps et lui avait été révélé par ses nouveaux amis. Être sujet d'observation avait fait éclore ce sentiment par la subtile manipulation théâtrale d'un jugement silencieux. Peu importe comment et pourquoi ces lieux existaient, il fallait les abolir coûte que coûte, car les conditions dégradantes dans lesquelles ces pauvres bougres étaient parqués ne devaient être dues qu'à la toute puissance autocratique des grands conglomerats de la merde. À présent il regrettait d'avoir contracté avec eux, et sentait le poids de la culpabilité sur ses épaules. Les résistants lui avaient fait remarquer - avec une bienveillance teintée d'un subtile reproche que Calef devait s'adresser à lui-même, mais dont elle-même n'aurait su faire la remarque - qu'il contribuait à ce système injuste. Mais rien n'était perdu, car maintenant qu'il avait ouvert les yeux, tout était possible. "Se changer soi-même, c'est changer le monde" chanta son mentor, cherchant par la récitation de maximes éculées l'entretien de sa propre ferveur élimée, bien plus que l'approbation de son interlocuteur dont il ne songeait même pas qu'elle pût ne pas lui être acquise. Le fouet cinglant des maximes lui faisait faire pénitence. Cette armure d'illusion enveloppa tout entier Calef.

Calef avait obtenu l'ARMURE contre laquelle tout ricoche. Elle n'était pas si différente de sa précédente armure ; seule l'illusion avait changé de paradigme, et Calef noyait la vérité dans le changement, si tant fut qu'une vérité pût exister. Les pauvres étaient physiquement au service du Grand Cacatoès et moralement à celui de la Résistance qui entretenait à leur égard un misérabilisme servant leur cause. Les résistants aimaient les pauvres. Ils n'aimaient pas les individus mais leur condition, et si l'un d'eux fût devenu riche, ils en auraient fait un traître. Ils noyaient leur condescendance dans une fraternité affectée. Là était leur illusion à eux, car ils n'étaient pas de mauvaise foi. À une autre échelle, tapie dans leur subconscient, ils appliquaient les mêmes principes que ceux qu'ils combattaient car leur désir n'était pas différent, mais n'y pouvant atteindre, ils choisissaient de diriger leurs forces contre la poignée d'élus qui y avaient réussi.

Il ne s'agissait pas de fustiger la Résistance car leur illusion en valait bien une autre, notamment celle de l'Administration ou celle de la HAG, ou celle qui ne jure que par déféquer en pleine nature, ou celle

qui ne jure que par apporter son écot fécal à la société. Sans illusion toute action aurait été noyée dans d'interminables questionnements et arguties.

*

La dame du bosquet réapparut en tapant amicalement sur l'épaule de Calef. "Bienvenu parmi nous, Calef. Vous devez être surpris de me voir ici, n'est-ce pas. Je suis l'agent double Potassium, mais ici tout le monde m'appelle "Dame Popo." J'espère que vous avez apprécié mon petit cadeau." Calef ne sut pas si elle parlait du cadeau de la veille, de ce qu'elle avait expulsé dans le bosquet, ou de son intervention au Palais, mais il la remercia chaleureusement. Chez les résistants, Dame Popo était au grade le plus élevé - s'il y avait eu une hiérarchie -, une sorte de grande guide-prêtresse, incarnation de la nature la plus pure ; et, toujours s'il y avait eu une hiérarchie, le grade le plus avilissant eut été "leader". Calef était prêt à servir la "cause" et à se battre contre le Grand Cacatoès et contre l'Administration. Ses entrées au Palais le désignaient comme un idéal agent infiltré qui vérolerait le fruit de l'intérieur. Mais il devait encore faire ses preuves (17), se montrer digne de l'honneur de pouvoir se sacrifier ; ce qui l'incita plutôt à rentrer chez lui (31) sans demander son reste.

12

La colère n'avait pas sa place au Palais. La HAG avait canalisé et réparti les sentiments humains les plus communs dans des districts dévolus à chacun. L'amour, la colère, la compassion, la joie, et leur absence respective qui ne sont pas leur opposé : la haine, la quiétude, l'indifférence et la peine.

L'amour avait été circonscrit sur des sites dédiés aux rencontres. La compassion était délivrée par les médias via une vitrine de la misère du monde à laquelle le citoyen se devait de verser son tribut lacrymal.

L'absence de compassion était fournie par la HAG elle-même par la dénonciation des avantages corporatistes afin d'atiser les jalousies et diviser pour mieux régner.

L'absence de colère, quant à elle, était dévolue au Palais. C'était là que le citoyen devait réfrénner les ardeurs auxquelles l'endroit tout entier l'incitait. Le citoyen se devait de contenir devant son semblable des pulsions qu'il pût sans vergogne exprimer devant la machine. C'est la raison pour laquelle le Palais gardait encore ses employés, dont le travail eût été fait plus efficacement par une IA. En incarnant l'Administration, les humains pourvoyaient un lien essentiel de soumission au niveau primal dominant-dominé. Ainsi le ruissellement de la merde fonctionne-t-il merveilleusement, et sa ductilité lui permet-elle se tartiner à l'envi dans l'espace et le temps.

Voilà quelle était la finalité du Palais par delà tout autre dessein : un organe de contrôle du sentiment de colère. Quel que soit le contexte, il existe toujours un endroit par où remplir et un autre par où vider, rentrer et sortir. Nourriture, sentiments, connaissances, matériaux... tout transite.

Ainsi se faisait le tri des humeurs, réparties dans des districts-poubelle et recyclées par la HAG pour les manipuler à ses fins, comme on appuierait sur les commandes d'un tableau de bord.

Quant à tout le dispositif logistico-légal intimant où, quand et comment faire popo, et en être récompensé, il constituait le stade ultime de l'infantilisation du citoyen, et le district le plus important et le plus complet de l'intégration des masses dans la fourmillière sociale.

Le guichetier rappela à Calef que son attitude ne pouvait qu'aggraver son cas, sans parler des poursuites encourues en cas d'agression verbale ou physique. Néanmoins il le pria de patienter le temps de chercher un responsable. Calef fut seul devant le bureau. S'il possédait une Clef-mère à taie, le moment était idéal pour l'utiliser (34). Dans le cas contraire, il devait patienter (45).

13

Le bureau où pénétra Calef était dévolu à l'interne. Apparemment le service demandé avait été fermé depuis longtemps et il était improbable qu'on eut envoyé quelqu'un ici pour quelque demande que ce soit. Calef devait avoir mal entendu ou s'être trompé de porte. Le mieux était encore de retourner à l'accueil (2) ou au bureau des réclamations (41). L'agent, voyant Calef un peu désorienté, se fendit de quelques explications :

«Avant, l'escalier hiérarchique était en ligne droite. Les bureaux des demandes et des réclamations en référaient à celui des habilitations, qui statuait pour répartir aux accréditation, aux régularisations ou aux certifications qui à leur tour transmettaient aux validations et aux permis. Mais suite à une restructuration, le Palais tout entier se mit à bouger, et tous les bureaux changèrent de place comme un Rubik's cube. Le résultat est la contingence du lien logique entre services. Cette restructuration valait aussi pour la description des dossiers, rendue sous forme détaillée et devant être traités séparément dans différents services, là où auparavant, un seul s'occupait de l'ensemble. Pour vous donner un exemple, si l'on devait s'occuper d'une chaise, la restructuration s'attelait à la description du produit sous forme d'un dossier, de quatre pieds et de paille, ce qui faisait trois sujets distincts à traiter. Les dossiers du Palais ont évidemment une description bien plus détaillée, et chaque niveau de détail possède aussi une description détaillée. Pour les cas plus complexes que le vôtre, le Palais dispose de sous-services et de sous-sous-services. Nous appelons ça la "granulométrie". La vôtre est d'un indice de 9 minimum, d'après ce qu'indique votre présence ici, à ce niveau. C'est tout à fait raisonnable, rassurez-vous. Pour les granulométries de 20 ou plus, là c'est une autre histoire ; car c'est un indice de complexité exponentielle. Je crois que nous avons encore un dossier datant de plus de vingt ans. Juste après la restructuration. Son propriétaire est décédé je crois, mais le dossier court toujours, et le décès ne constitue pas un motif d'abandon de procédure. Car cela peut concerner d'éventuels héritiers... Vous voyez, on ne s'ennuie pas, ici.»

14

Le Palais semblait en hibernation. L'attaque de la Résistance l'avait mis en stase de protection et il attendait patiemment qu'à l'extérieur les choses se drainassent pour enfin se réveiller. C'était dans l'intérêt de tous. Les dossiers en auraient subi une charge granulométrique qui aurait pu paralyser l'Administration toute entière. Cela était déjà arrivé par le passé où en l'absence de garde-fou les processus s'étaient pétrifiés. Toute l'administration à l'époque n'était qu'un bloc de granit incassable que des bureaucrates-fiscalistes de niveau 1 avaient dû gruger manuellement. Du jamais vu. Tous les services n'étant pas en stase, l'accueil était toujours tenu par un agent. Calef voulut s'identifier mais on lui rétorqua que toute demande était gelée jusqu'à nouvel ordre Votre dossier vient de passer en indice 16 de granulométrie Calef voulut faire un esclandre (12) car il se sentait mené en bateau par le bout du nez. Ou sortir du Palais et mettre à profit le répit pour solutionner son problème en se rendant à la nurserie (4) ou à la maison de retraite (42).

15

Calef suivit la multiplicité des chèvres en troupeaux. Le rouleau qu'il tenait à la main se déroula alors brusquement sans s'arrêter, révélant que toutes les feuilles avait déjà été utilisées. Le ruban formait à présent sur le sol les délinéaments labyrinthiques d'une interminable fresque rorschahienne qui avait été

écrite à travers les âges de l'Administration, retraçant son histoire. Il ne s'agissait pas de trouver la sortie du labyrinthe, mais trouver "quand" sortir.

Où était-il, le temps perdu ? Dans la nostalgie passée ? dans la fatalité du futur ? Était-ce la fange du présent sans cesse renouvelée, plus glissante d'abstraction qu'hier mais moins que demain, où l'on pataugeait d'innovations stériles en aliénations serviles ? Était-ce le matériau pervers, récipiendaire des libations temporelles de nos affairements absurdes ? Qui étaient ces nouveaux maîtres qui s'étaient immiscés dans les interstices du réel et y avaient fait croître les codes d'un nouvel empire ex-nihilo ? et quel nouveau monde s'immergerait à son tour dans les interstices du numérique ? Chaque monde imbriqué dans le suivant, n'avait qu'une intuition divine de son créateur. Ces questions vertigineuses n'ébranlèrent pas la foi du chevalier à qui il importait peu que des puissances occultes dirigeassent sa vie.

Car dans un monde où il était urgent d'être pressé, la synergie des précipitations créait de la paralysie. L'affairement était valeur en soi, et les noeuds formés étaient comme rien lorsqu'on tirait sur la corde.

Petgaz fonça au triple galop contributif jusqu'au centre du labyrinthe. Calef brandit Fiscalibur, et dans l'accomplissement de sa geste héroïque fendit en deux la frise du temps perdu, pile en son centre. Il écarta alors les deux grosses fresques pour se retrouver nez à cul avec Cerbèrus, le clébard à deux derches, gardien flatueux de la porte de Schrodinger. Le gardien exhalait une féroce haleine fétide. Calef ne pouvait compter que sur Gravlax (43), le suppositoire fidèle, pour endormir ce terrible gardien. En cas contraire, il ne lui restait qu'à détalier en quatrième vitesse, abdiquer tout combat et revenir à l'accueil. (45)

16

Le numéro répondit. L'interlocuteur avait un nom délicieusement exotique et un léger accent assorti, suffisamment peu prononcé pour ne pas entacher son sérieux ; certainement un descendant d'immigrés ayant fui le régime totalitaire d'un pays en guerre dépourvu de ressources vitales, béni par les catastrophes naturelles et regorgeant des ressources énergétiques et minières cristallisant les conflits industrio-politico-financiers au prétexte d'en faire ruisseler les miettes sur une population incapable - ou trop fainéante - pour extraire du sol de quoi créer la modernité qui les aliénera ; car l'aliénation doit bien venir de quelque part. En contrepartie ils accepterons le déchargement de déchets de toutes natures dont on ne sait vraiment pas quoi faire par ici.

On posa à Calef toutes sortes de questions pour enquêter sur la fiabilité de sa démarche. Son interlocuteur, habitué aux ruses téléphoniques d'agents de la HAG se faisant passer pour de pauvres citoyens martyrisés, convint assez vite de sa bonne foi et de l'éventualité pour lui de rejoindre la Résistance. Entre autres caractéristiques, le ton de Calef avait suffisamment peu de conviction pour qu'il fût un bon disque vierge où l'on pourrait graver ce qu'on veut pour peu qu'on y allumât l'étincelle. Suivant un protocole de sécurité rigoureux, et après lui avoir confisqué son life-on, Calef fut emmené loin de Pueblotownville, là où la Résistance avait ses quartiers. On lui présenta le fonctionnement de l'organisation sous son jour le meilleur, aux antipodes de l'image de terroristes que la HAG véhiculait dans ses médias.

On lui montra une vie déconnectée où les excréments n'étaient la propriété de personne, si ce n'est dame nature. Les enfants étaient éduqués avec des ouvrages subversifs comme le très prisé "Ali caca et le caac quarante voleur". Les résistants faisaient pousser des légumes, cultivaient le seigle et élevaient

des poules. Ici, ils n'avaient de comptes à rendre qu'à eux-mêmes. La Résistance fabriquait son propre pain avec une farine défiscalisée à 100%, ce qui était illégal et les exposait à de gros ennuis. Ils semblaient fiers d'être hors-la loi, plus que de leur auto-suffisance alimentaire. Ils vivaient libres, pieds-nus, cul à l'air et cheveux au vent, et revendiquaient cette vie de non-conformisme - à moins qu'ils ne vécussent de cette revendication - ainsi que la bienveillance indispensable à une société de progrès. Leur cause était noble et juste. Leurs actions, soufflaient au visage du citoyen lambda un vent de liberté, de justice, de démocratie et d'égalité, et leur criminalisation par la HAG renforçait leur conviction. Ces éveilleurs de consciences marchaient main dans la main pour un avenir meilleur. Telle était la cause.

La Résistance étant dans le camp du bien, ses actions devaient libérer le peuple de l'oppression administrative et financière d'entreprises comme celles du Grand Cacatoès. Elle devait aider les citoyens à se réapproprier les intestins dont ils avaient été dépossédés par les manigances du législatif et du financier, cul et chemise lorsqu'il s'agit de spolier les petites gens. Mais en attendant de s'attaquer à de pareils géants, il fallait mener de plus petites actions contre des structures modestes, moins apte à se défendre, dont le saccage ne feraient pas se déplacer les forces de l'ordre. Elle accumulait jour après jour de petites victoires, qui, si elles n'eussent aucunement fait progresser sa cause, mettaient sur la paille quelques patrons et employés de petits commerces fécaux dont l'affiliation fantasmée aux grands conglomerats de la merde les désignaient comme des cibles idéalement précaires. Dans l'heure, ces commerces étaient rachetés à prix symbolique par ces grands conglomerats. Quelques sculptures d'étrons déstructurés de l'artiste Nortésorg furent aussi déboulonnées. Car il est important de s'attaquer aux symboles de l'oppression lorsqu'il est impossible - voire dangereux - de s'attaquer à l'opresseur direct, la Résistance vivait une épopée de petits coups d'épée dans l'eau, tranchant net le menu fretin sans jamais inquiéter le requin. Ainsi requinquée dans sa foi et repue de ses victoires, elle pouvaient se congratuler du bien fondé de sa cause sans plus de considérations, et s'endormir le soir sur ses deux oreillers de balles de paille et de lin tissé. La technologie était bannie officiellement ; "sauf en cas d'utilité", lui dit son guide, attendrissant la rigidité de ses principes dans la bonhomie. "Ici on est plutôt line-off... tu vois ce que je veux dire." Il ne se contentait pas de vivre son choix ; l'acte était supplanté par sa revendication. Il fallait qu'il en tirât une gloriole renforçant sa conviction jusqu'à la justifier, voire la précéder.

Les résistants avaient besoin de justification à leurs actes, là où l'Administration ne prenait pas cette peine et agissait inconsciemment. Ils en connaissaient suffisamment en géopolitique, finance et économie pour se faire un avis éclairé sur la marche du monde et la ligne à donner à leur parti. Ils parlaient volontiers en poncifs, invoquaient des chiffres vertigineux, des études de scientifiques-gourouesques, des épîtres de philosophes-savants, des injustices révoltantes, et, tout en dénonçant la dénonciation, dénonçaient les grands, moyens et petits magnats de leur malheur et de celui du peuple dont ils étaient solidairement proches par un altruisme orgueilleux qui justifiait une cause pour laquelle la honte de l'égoïsme les eut empêchés de se battre pour eux seuls. L'évocation des exactions de leurs ennemis se partageait toujours dans l'effarement d'une joie collégiale fleurant bon le pic-nic bucolique. Leurs ennemis, à blâmer il fallait qu'ils le fussent pour que les résistants pussent appliquer les mêmes procédés iniques qu'ils se targuaient de combattre. En cela, le Grand Cacatoès était une sorte de mentor leur ouvrant la voie. Il y avait là du "œil pour œil dent pour dent", peu importe à qui l'on prélevait l'œil et la dent de la réparation du préjudice. Ce n'était pas un crime de voler les voleurs, et sans une soumission à certaines limites morales qu'on juge infranchissables sauf par déclaration de guerre, il s'en faudrait de peu que ce ne fût pas un crime d'assassiner les assassins, peu importe qui l'on désignait pour la réparation du préjudice. La logique du bouc émissaire n'est jamais très loin, mais il arrive que le bouc se rebelle et se fasse combattant. Il arrive qu'il soit les deux à la fois.

Le bon art y était nécessairement contestataire et devait s'incarner dans des œuvres communes où chacun participait également à sa conception, laissant l'art de l'ancien monde et son intolérable narcissisme aux artistes esseulés dans leur atelier, incapables de travailler dans le partage et l'échange fraternel, signe évident de soumission.

Leur organisation avait banni la hiérarchie, votant toute décision démocratiquement, assurant ainsi l'expression de la volonté commune. Mais pour garder une ligne cohérente, les influences, pressions et collusions diverses arrivaient à réguler l'opinion du plus grand nombre sous l'égide de figures fortes sachant imposer leurs idées grâce à leur charisme et à un verbiage savamment populiste. Tout avait un air de slogan ; et tout slogan est conçu pour qu'on s'y rattache sans réserve ni objection. L'injonction était intérieure. Elle ne venait pas d'un ordre externe qui eut été totalitaire par nature, mais d'une prise de conscience citoyenne et volontaire. Les résistants étaient là pour aider à épanouir cette volonté chez ceux souhaitant rejoindre leurs rangs. Au contraire, l'Administration, elle, n'avait aucun slogan. Elle parlait son propre langage obscur fait de mots simples ne créant que du doute et de l'effroi. Après quoi, Calef fut invité à assister à la cérémonie du "trône invisible du retour à la terre".

Tous les résistants s'étaient rassemblés à la lisière d'un bosquet juché sur un petit promontoire de terre. Ils scrutaient une silhouette féminine se faufilant vers eux à travers les arbres avec une grâce hiératique. Elle était vêtue d'une toge en fine mousseline trainant avec langueur dans son sillon. En s'approchant, Calef crut la reconnaître, mais elle était très différente de celle qu'il avait aperçue la veille au Palais. Son regard évanescent, son sourire douceâtre baignés de lumière lénifiaient un visage dont il avait la veille admiré la détermination. Mais c'était bien elle. Métamorphosée. Arrivée à l'orée, elle stoppa. Gracieusement, elle fit volte-face, tournant le dos à l'assistance. Elle s'acroupit tout en écartant les deux pans de sa toge fendue. Ce qui avait été mâché devait être rendu. Révélant son appareil excréteur devant un parterre aux pupilles et aux narines dilatées, elle en usa tel que le créateur voulait qu'on en usât. Avec une lenteur processionnaire, des limaces tendres d'un brun orangé s'échappaient du trou pour se lover confortablement dans un lit de verdure. Les plus parfaits colombins qu'on eut façonnés ! La lisseur de leur surface miroitant d'humidité au soleil révélaient une grande maîtrise de démoulage, de consistance, et d'hydratation, ainsi qu'un régime alimentaire strict, fruits d'une longue pratique introspective. Les fidèles restaient bouche bée comme s'ils voulussent recueillir la matière tombée au sol. Dans une clameur ébahie la foule se massa instinctivement en direction du délicat fumet porté par le vent sans oser braver l'interdit sacré de trop se rapprocher de leur Dame ou de sa création.

« C'est beau ! témoigna l'un des fidèles.

- C'est beau parce que c'est vrai ! surrenchérit un deuxième.
- C'est vrai parce que c'est simple ! appuya un troisième,
- C'est simple parce que c'est beau ! conclut un quatrième.»

La femme se redressa puis disparut dans le bosquet d'où elle était venue, laissant le trésor brun à l'appétit de grosses mouches mordorées. Calef eut envie de la poursuivre (35) dans le bois, mais en lui filant le train de la sorte il craignait d'être inconvenant vis à vis de ses hôtes, au regard du respect que ceux-ci semblaient vouer à la dame. Il pouvait simplement attendre son retour, et poursuivre son initiation avec son mentor. Celui-ci, au cours de leur conversation avait évoqué les terribles "trous-à-merde", une soi-disant légende urbaine de camps de travail forcé, et avait évoqué une excursion (11) pour aller les voir en vrai. Il avait aussi parlé d'une action (46) de grande envergure qui allait avoir lieu le soir même afin de porter un coup au conglomerat despotique du Grand Cacatoès. Pendant ce temps, un aide de cérémonie récupérait la matière et la plaçait dans une châsse.

Seule une participation sur le long terme constituait un investissement durable et un vrai engagement moral. La question n'était pas de savoir qui s'était montré solidaire et dévoué à la cause - chez les résistants, tout le monde l'était -, la question était de savoir jusqu'à quel point ; car les plus engagés dans la lutte faisaient qu'il y en avait de moins engagés. Cette gradation des contributions menait à une tension impalpable et taboue qui régissait le cœur des résistants comme un implacable tyran doux. "Qui avait plus servi la cause et qui l'avait moins servie" s'imposait de l'intérieur, et l'on voulait faire plus de peur d'en faire moins. La cause avait dépassé son but et s'en était affranchie, devenant elle-même son propre but. Calef devint ainsi une sorte de "Robin des gogues," embrassant la cause des Résistants, gravissant les non-échelons de l'organisation, mais ceci est une autre histoire.

Comme Calef se devait de retourner au Palais, on lui remit une CLEF-MÈRE À TAIE : une petite clef usb rangée dans une taie fermée par une cordelette, destinée à être introduite dans le fondement en laissant dépasser la cordelette pour être récupérée. Elle contenait un programme destiné à véroler l'Administration de l'intérieur. On lui remit aussi un suppositoire Gravlax dans l'éventualité de sa capture, qui détruirait le programme et l'expulserait hors de son hôte, afin de le préserver d'une fouille anale que la milice des pompiers du Palais se délectaient l'infliger aux contrevenants et mauvais livreurs de tout bord. Si Calef avait décidé de ne pas suivre cette voie, personne ne lui en aurait tenu rigueur, mais son refus signerait la révocation de sa collaboration avec la Résistance.

Calef passa le reste de la soirée à diluer le bloc de ses aspirations personnelles dans le partage fraternel, l'amour du prochain et l'oubli de soi. Un instant il eut peur de ne servir la cause des résistants que pour mieux servir la sienne. S'interrogeant sur la sincérité de ses sentiments, une heureuse culpabilité vint le rassurer sur ce point, qui l'incita à sa recherche permanente comme marqueur d'une droiture morale et d'une immunité à l'égoïsme ayant le goût de la récompense. Calef œuvrait avant tout pour la cause ; toute jouissance privée devait se mériter, se justifier, n'être qu'un intérêt collatéral.

Il fallut attendre le lendemain que les médias découvrirent le fécalome crotté par la Résistance, bourdonnassent autour, et s'empressassent de relayer l'information en d'innombrables déclinaisons masquant maladroitement l'impression que la HAG leur avait dicté au mot près ce qu'il était permis de divulguer. Calef avait déjà été ramené chez lui (31), à la ville, et ses effets personnels lui avaient été restitués comme convenu.

18 Épilogue

"Regarde ! j'ai trouvé une abeille ! s'exclâma l'enfant que j'étais, brandissant fièrement une carapace vide. Ce moment m'avait marqué et j'en trouve aujourd'hui une interprétation neuve."

On pouvait pervertir les sens, le jugement, la raison, le goût, mais pas la merde. Du contenant, ce monde expurgeait le contenu - force vitale nécessaire à toute subsistance - pour ne laisser qu'une carcasse vide. Le gain sans effort, l'effort sans gain, la nourriture sans nutriment, l'écologie sans décroissance, le métier sans la compétence, la gloire sans le fait d'armes, la qualité sans la qualité, le mot sans la chose. Seule la merde échappait encore à la désubstancification du monde ; mais pour combien de temps. Elle seule était encore vraie, réelle, infalsifiable. Elle seule était un étalon fiable de l'état du monde, sa conclusion, son jugement dernier.

Calef n'avait aucune idée de comment joindre la Résistance, ni même si elle se préoccupait de son sort. Ils devaient bien se douter qu'en cas d'échec, sa mort administrative le rendrait indétectable. S'ils

n'avaient pas pensé à l'après, c'est qu'ils avaient pris soin de ne pas y penser. À cet instant il sut qu'il ne les reverrait jamais.

Ne pouvant badger la sonnerie de la porte de son immeuble, Calef dut attendre que son amie sorte pour enfin pouvoir lui parler. Les accès urbains lui étant désormais fermés, il devait quitter la ville à pieds, ne pouvant justifier d'aucune identité pour monter à bord d'un véhicule. Dans le déchirement de cette séparation forcée, ils s'étaient promis de maintenir leur lien, mais la toile administrativo-numérique qui avait nassé les citoyens empêchait toute relation avec des personnes dépourvus d'identité numérique, bien que la chose ne fût pas illégale. Devant cette difficulté Calef et Punchin-Ba se virent de moins en moins, jusqu'à figer l'existence de l'autre dans un regret d'une nostalgie profonde.

Calef avait vécu une épopée comme nul autre n'en avait vécu. Il s'était fait chevalier, avait chevauché Petgaz et investi le temple des dieux, et il s'était dressé contre leur courroux bien qu'il ne fût qu'un simple mortel. Il était tombé en héros. Sa geste demeurerait inscrite quelque part dans les archives du Palais dont il aura contribué malgré lui à l'édification et à la légende.

Calef alla vivre quelque part à la campagne où il mourrut quelques années plus tard d'une mauvaise grippe, sans savoir que Punchin-Ba l'avait précédé. Calef et Punchin-Ba comprirent à leurs dépens que même l'amour sincère est conditionné par la logistique et le statut social ; il ne résiste pas à la pression de ces deux entités par lesquelles - par delà toute volonté - il est administré.

19

Calef fut reçu par Tif, un vieux monsieur hagard qui s'anima soudainement, comme le font ceux restés trop longtemps en stase, et qui délivrent d'un seul coup le produit de toutes leurs rétentions.

«Guerre et paix. Guèpe et raie. Pique et onde. La guerre est la traversée d'un erg aigre de grès. La paix a le gai peps d'un hep-hep-hep ! La paix me happait naguère ; mais les motifs de paix ne sont guère épais, tandis que les motifs de guerre vont de paire avec pègre. Gardez-vous de la guerre, paisez en paix ; car la paix ose à peine et la guerre est aux aguets. Guérissez de la paix pour périr à la guerre, ou guérissez de la guerre pour périr en paix. Répondre à l'appel de la guerre, mène à des guerres à la pelle. Haha, la paix ! rit Tif. Il a péri, Tif ! il a péri de la paix. J'ai fait la paix, moi monsieur ! Et je n'ai ni fait ni vu des choses atroces que vous ne pouvez pas imaginer. Rien ! Rien du tout ! le vide, le néant, écran noir, page blanche. Vous n'imaginez pas comme c'est horrible, le rien. La paix, elle vous suce la mœlle ; elle vous vide ; c'est une araignée qui vous digère puis vous aspire.»

Tif était un vétéran de paix. Envoyé à la paix il y a bien longtemps, il y avait vu tellement peu de choses qu'il est devenu fou. Dans une interminable attente jalonnée de projets avortés et de désirs enfouis, où se tissent de doucereuses idées créatrices et des ambitions vagabondes sur lesquelles on accepte de fermer un instant les yeux, le temps de les rouvrir et quarante ans ont déjà passé, engloutis dans la servitude addictive des consolations anémiques. Tif était assis à son bureau comme à son premier jour de travail. Son ciboulot s'était découpé comme de la ciboulette pour finir dans une salade composée de feuilles de paix et de feuilles de guerre. Il en mâchait chaque jour un chapitre qu'il régurgitait en déclamation pompeuse à tous les nouveaux arrivants. Tif ne savait plus pourquoi il était ici, au Palais. Il savait juste qu'il ne savait pas faire autre chose. Ses seules joies étaient les nouvelles directives, les nouveaux formulaires à tamponner, parfois même - joie suprême - les nouveaux tampons ! rappels des jouets ludiques de l'enfance. Car l'administration de ce monde d'ultra-modernité possédait encore de vrais tampons non-dématérialisés qui redonnent de la vigueur aux mains ! bien que l'encre eut définitivement coagulé.

Une secrétaire vint seconder Tif en s'excusant auprès de Calef de l'attitude peu orthodoxe de son collègue - se plaignant ouvertement devant lui comme s'il fut absent ou trop sénile pour comprendre ; qu'elle devait faire le travail de deux personnes tout en réparant les erreurs de son acolyte qui, bien qu'ayant perdu la boule, était toujours le référent du service ; rapport à l'ancienneté, voyez-vous.

Le bureau des autorisations était une des étapes finales de délivrement de document. La secrétaire ne comprit pas pourquoi on avait envoyé Calef dans son service. Seul le bureau des demandes (25) pouvait traiter son dossier. Elle pria Calef de l'excuser du peu de temps qu'elle pouvait lui accorder avant de disparaître par une porte. Calef pouvait aussi tenter de poursuivre avec Tif (33).

20

"Le versement anonyme de matière fécal ressemblait en tout point à un vote désignant le plus grand réceptacle de merde ; celui à qui l'on confère la puissance, de bon ET de mauvais gré. Depuis leur isolement, la plupart des citoyens votaient et y étaient incités ; un vote sincère, authentique et journalier. Et le plus grand réceptacle qui avait été élu était le Grand Cacatoès, une des plus grandes fortunes mondiales. Les selles ne mentent pas. Le cul parle toujours vrai, contrairement à la bouche. À croire que mensonge et vérité sont les deux extrémités d'un même tube."

Dreem-dreem. Dès potron-minet, la sonnerie de la porte de l'appartement retentit. Calef alla ouvrir avec l'idée que lorsque l'on vous dérange c'est en général pour quelque contrariante raison et rarement pour vous apporter de la tarte aux pommes. Deux hommes se tenaient devant lui. Une tête, des jambes. Toujours par deux. Un qui parle, l'autre qui se tait. Un acteur, un observateur. Leur visage était moulé de l'austérité figée que l'on voit sur tous ceux soumis à la hiérarchie, et consentants. Soit ils fabriquent une couche protectrice qui avec le temps forme une surface légèrement grumeleuse ressemblant à un fond de teint, soit ils se consumment, raidissent et finissent avec le visage émacié et protubérant d'un rat fouillant là où il n'y a plus rien à fouiller. Mais leurs vêtements ordinaires annonçaient qu'ils n'étaient pas ici dans l'exercice de leur fonction, et une certaine décontraction inhabituelle, mâtinée de gêne, leur rendait un air de repentir presque sympathique. Les deux hommes se présentèrent sans détour comme des agents de la HAG en mission absolument non-officielle. Pour communiquer, ils utilisaient une feuille de papier et un stylo afin de ne pas être enregistrés par les microphones des life-on, non seulement pour les propos subversifs passibles de cours martiale qu'ils s'apprétaient à proférer, mais aussi pour qu'on ne reconnût pas leurs voix ; pouvant à tout moment être analysées, elle n'auraient pas manqué d'attirer l'attention des agences de surveillances sur leur présence injustifiée chez Calef ce jour-là, tout comme se départir de leur life-on aurait été tout aussi suspect. Pour gagner du temps, ils avaient pris de gros risques à écrire par avance une lettre détaillant leur démarche, mais certainement moins que d'avoir chuchoté de vive voix ou pire : l'avoir écrit numériquement, ce qui aurait signé leur arrêt de mort. Le tracé des lettres était maladroit comme celui d'un enfant.

Ce n'était pas vraiment un stylo, mais un ersatz de fortune ainsi que d'eau teintée dont s'étaient servi les agents, car exceptés les séparatistes de tous bords, plus personne n'usait d'un matériel aussi obsolète et surtout aussi suspect aux yeux des agences de sécurité, expertes en recoupement des incohérences et des comportements inhabituels, comme par exemple acheter un stylo ; objet qui du reste ne se vendait ni se se fabriquait plus, n'intéressant que les collectionneurs.

Tif avait donc dit vrai. Même à la HAG, existaient des rebelles, des mécontents, des traîtres à la bonne marche du système fiscalo-administrativo-légal. Les agents Dimitri Santano et Tristan Diamino venaient pour seconder Calef dans sa quête contre l'Administration. Ils travaillaient au département de

la Diurétique régulant le commerce fécal, et ils connaissaient bien les liens machiavéliques unissant la HAG et l'Administration, entre coopération et concurrence. La HAG avait trop externalisé son administratif, et même si elle souhaitait s'affranchir de l'Administration, elle ne pouvait qu'en punir les tentatives tant le lien unissant les deux entités avait atteint l'état de symbiose. Ce paradoxe ne pouvait être brisé que par une volonté non-officielle, et illégale.

Grâce aux infra-structures informatiques de la HAG, les deux agents avaient sans peine tracé Calef grâce à son life-on. Une faible possibilité de sédition de sa part avait été calculée par l'ordinateur ; un pourcentage anodin que les agents n'avaient plus qu'à rendre prégnant à l'esprit de Calef en lui fournissant le matériel adéquat, tout en passant sous les radars de cyber-sécurité, ce qui était un cas rarissime pour lequel ils étaient prêts à se sacrifier et subir la désagrégation irréversible de leur existence numérique, punition servant d'exemple aux autres citoyens afin qu'ils se tinssent coi dans le confort exigé de leur niche.

L'agent de la HAG leva son stylet électrostatique et en frappa par trois fois son écran dans un geste qu'il voulut solennel sans y parvenir, essayant d'insuffler à l'évènement un peu du panache homérique qui avait disparu de ce siècle. Jaillit aussitôt Petgaz, le cheval fiscal, une imposante bête magnifiquement surtaxée, aux puissantes immatriculations lui certifiant une immunité fiduciaire. Il courait autour d'une hypothèque en quelques nano-secondes seulement. Ce pilote conduisait son passager où bon lui plaisait. L'agent Dimitri mena la bête jusqu'à l'enclos-processeur du life-on de Calef où il demeura paisible, camouflé dans une grande data-prairie. Petgaz était autonome. Il n'y avait pas à savoir comment s'en servir, ni s'il fallait le dresser ou le dompter. Il était à l'image de ce monde où il suffisait d'acquiescer et se laisser orienter, accompagner, porter, conduire, mener, piloter, diriger, acheminer, expédier. Les deux agents repartirent silencieux ; non sans gratifier Calef d'un signe complice discrètement cligné du bout de la paupière et lourdement chargé d'espoirs.

Punchin-Ba n'appréciait pas la sollicitude des agents de la HAG, ni celle de la Résistance. Elle avait toujours éprouvé une vive méfiance envers les cadeaux, qu'elle considérait comme une intrusion sociale, surtout venant d'inconnus. La question était de savoir comment Calef paierait ce qu'on lui avait donné. Lorsque Calef quitta le logis pour se rendre au Palais, elle eut un mauvais pressentiment.

*

De retour au Palais

Un échaffaudage masquait la devanture du Palais. Des ouvriers étaient en train de fixer des pales qui avaient été démontées pour être restaurées. Le bâtiment avait été construit sur le site d'un ancien moulin dont on avait gardé quelques uns des agréments pour le décorum. Calef entra se faire moudre.

L'agent de répartition des demandes fut surpris de ne pas trouver le nom du référent en charge du dossier, ni le service correspondant. D'après lui, ce n'était pas l'agent K. comme l'avait certifié Calef. L'agent K. n'aurait pas du interférer en se saisissant du dossier. L'invalidité de la démarche avait entraîné l'interruption de la procédure, et en admettant que le dossier fût effectivement acheminé dans le bon service, cela représentait un vice de forme qui le mettait en stase de traitement.

Le guichetier annonça avec une gravité teintée d'un certain entrain à annoncer une nouvelle qui changeait son ordinaire :

«Les stases de dossier sont les plus difficiles à résoudre car elles relèvent souvent, comme dans votre cas, de l'intervention inappropriée de l'élément humain. Cet élément n'est ni pris en considération, ni gérable par nos services, car il n'est tout simplement pas indexé à notre répertoire des bugs. Voyez-vous, pour qu'un problème puisse être résolu, il faut en tout premier lieu qu'il possède une description dans ledit répertoire. Tant que la base de données n'est pas mise à jour, il n'y a officiellement pas d'erreur ; pas d'erreur visible ; pas au niveau où nous nous trouvons. L'erreur se situe dans l'infra-système, et là, c'est tout autre chose. Il faudrait faire un ticket de demande spéciale pour cas non-répertorié. Cela prendra du temps, malheureusement.»

L'agent K. vint alors à passer et s'approcha de Calef. Il ne semblait rester aucune trace de la connivence qu'ils partageaient la veille, ce que Calef mit sur le compte de la discrétion. C'est du moins ce dont il tentait de se persuader car le rôle était trop parfaitement tenu pour être feint. Le niveau des sous-bureaux était inaccessible à l'agent K. qui ne gérait que le département externe. Ici n'était que la surface de traitement, et derrière chaque bureau existaient des sous-bureaux. Elle donna néanmoins à Calef un "tuyau" : il fallait suivre la "chèvre qui dêêe". La chèvre répartissait l'ensemble des données, quelles qu'elles fussent, erreurs comprises. Elle était le messenger ; l'agent granulométrique de fragmentation et répartition des données métaformées. Ce processus dit "de délation" s'étendait à l'ensemble fractal du Palais. Tout dossier pris en charge se faisait ainsi connaître de chaque services, à hauteur de ses attributions.

L'agent K. lui avait lancé cela comme s'il fût dans l'entendement de son propos, avec une désinvolture qui fleurait bon la confiance, minimisant ainsi son inefficacité en faisant mine qu'un peu de bricolage viendrait à bout d'un processus complexe même pour les initiés. Néanmoins, elle ne simulait pas une certaine bonne foi naïve faisant autorité.

Pleine de certitudes sur les mérites de sa réussite et sur le bien fondé du respect protocolaire dont elle était garante, elle se savait compétente - on le lui avait maintes fois dit, et prouvé par de l'avancement - et croyait avoir un rôle d'importance dans la bonne marche du Palais, alors qu'elle n'était qu'une mouche du coche. Et de toutes les mouches du Palais, elle était une de celle tournoyant le plus intensément autour de la merde, ayant quitté l'étron nourricier pour se sustanter dans de plus clémentes toilettes. Elle possédait non seulement son propre bureau avec son propre terminal, mais surtout ses propres toilettes dont elle ne partageait la faïence avec personne. Elle délivrait jour après jour la matière nécessaire à ces deux réceptacles et avait inconsciemment corrélé les deux activités. Elle eut pu faire mouler le siège de la cuvette sur la forme de ses fesses si cela lui avait agréé.

Elle était l'un de ces nantis qui se baladent dans les couloirs, tout nimbés d'un dynamisme affairé, conséquence de quelque fonction à la crucialité fantasmée. Elle appuyait le pas pour affirmer cette cause qui n'était qu'un archaïsme systémique destiné à maintenir une certaine agitation perceptible, nécessaire pour entretenir l'idée du travail dynamique, et inciter l'émulation auprès des subalternes, de bon ou mauvais gré. Ainsi l'agent K. était-elle envoyée par monts et par vaux par on ne sait quelle instance hiérarchique pour faire mousser le bain salarial d'un sel parfumé, et donner un visage humain rassurant à l'accueil de ses hôtes, ainsi qu'un peu d'espoir. Mobilité était le mot-clef. La voir aller et venir était l'allégorie d'une gestion efficace des services. Une allégorie tangible, car bien que la vraie gestion fût totalement dématérialisée, on se devait d'en conserver une d'apparat, les êtres humains ayant encore des yeux et des oreilles sensibles aux flatteries addictives et pavloviennes des liens récurrents de causes à effets dont ils s'attendent à être rassurés, là où la gestion virtuelle ne rend qu'un grand silence angoissant d'expectatives.

L'agent K. incarnait à cet effet la supériorité de l'humain sur l'Administration, et l'éventualité salvatrice d'une résolution entre gens de bon sens ; un leurre qui leurrait même la concernée, car à l'époque de la Matière, tous les terminaux de traitement informatique étaient rigoureusement identiques. Seule leur dénomination les discriminait et les affectaient virtuellement à des tâches individuées. Pour une demande précise, un dossier devait donc aller en un endroit précis et pas ailleurs, qu'il fût acheminé par voie hiérarchique, manuellement, informatiquement ou à dos de mulet.

La satiété des sens procurant ainsi l'apaisement, il semblait à Calef que tout était désormais mis en œuvre pour une résolution finale, bien que les problèmes se multipliasent autour de son dossier dont la granulométrie dépassait maintenant l'indice alarmant de 14. En l'absence de tout étalon, le nombre était là pour mettre une pression et inoculer artificiellement une angoisse plus efficace et plus explicite que toute formulation dont le Palais connaissait parfaitement bien la nébulosité. Le nombre parlait pour les mots. Il était sentiment.

"Votre dossier viens de passer en indice 15 de granulométrie"

Calef avait-il décidé :

- de faire valoir la livraison du reliquat (49) ?
- de porter une réclamation (3) ?
- de demander où étaient les toilettes (40) pour récupérer la Clef-mère ?

21

indostrida manit	(la manufacture)
mastodant irini	(productrice obstinée)

Le rouleau tourna, les murs s'estompèrent et Calef se retrouva dans une salle d'archives qui semblait dater d'une époque ancienne et ressemblait à une cave de fermentation où les paperasses s'entassaient et maturaient dans des fûts de plastique et dans des armoires en formica, ou dans de vieux classeurs, agglomérées en pains de cellulose ou pétrifiées. On retrouvait dans un vieux terminal obsolète, le même humus administratif sous forme de téra-octets de données qui était, dans les temps anciens, la matière première de l'administration ; pas encore la Matière, mais une forme archaïque. La lente décomposition puis compression d'archive de big data inutilisés et d'uploadocus de 4000 terabit de données avait fourni le pétrole primaire nécessaire à l'élaboration de la Matière Fiscale originelle,

L'archiviste avait entendu parler du dossier de Calef ; un dossier compliqué dont la singularité lui frayait une réputation dans les couloirs du Palais :

«Comme vous le savez peut-être, tous les terminaux de traitement sont identiques. Leur affectation à des tâches différenciées est purement virtuelle. Pour être plus clair, le bureau des accréditations pourrait très bien faire le travail du bureau des autorisations. La répartition inégale des diverses affectations crée un déséquilibre du flux de traitement. Certaines étapes sont plus rapides que d'autres. Ainsi, certains terminaux rares - je pense notamment au bureau des récipiscés de dépôt, il n'y en a qu'un seul dans tout le Palais - ces terminaux rares, donc, deviennent des lieux d'engorgement où les dossiers stagnent puis, dans le plus défavorable des cas, croupissent ; ce qui en langage administratif signifie un changement des normes et des protocoles de traitement, et une obsolescence de l'encodage du dossier. On dit alors qu'il y a un vice en écriture. Cela augmente bien entendu la granulométrie du dossier, qui doit repartir de zéro en plus d'être réécrit dans les termes reconnus par nouveau protocole. Ainsi a-t-on vu certains dossiers au bord de la résolution, subitement dégringoler et se retrouver à un niveau de traitement

intraitable : la zone négative ; celle qui précède la demande initiale formulée à l'accueil. Dans la zone négative, les dossiers ne sont plus recevables, et leur réécriture requiert un logiciel de traduction adapté. Ce procédé peut prendre de quelques jours à quelques années et dépend du moment où l'Administration évolue dans ses processus. La courbe de Gausse montre qu'il est bien plus sûr de déposer un dossier juste après une restructuration du système car plus on avance dans le temps, plus les probabilités de croupissage augmentent. Cette zone est située derrière ce que nous appelons la "porte de Schrodinger". C'est un endroit singulier - est-ce vraiment un endroit, d'ailleurs. Personne ne peut y aller. Il n'est que théorique. et pourtant, sans lui, l'Administration n'existerait pas. C'est mathématique. Il existe également une porte secrète qui mène à la zone négative. Là aussi, c'est théorique.»

Calef sentait toujours sous sa main le molleton du rouleau qu'il manipulait presque instinctivement :

-dans le sens horaire (8)

-dans le sens antihoraire (47)

22

Ce bureau était destiné aux régularisations actées, or Calef n'avait pas encore fourni le reliquat nécessaire pour prétendre au recouvrement de sa dette. Une fois les justificatifs déposés, c'était au bureau des habilitations (7) de donner son feu vert pour une régularisation effective. Sinon, il devait saisir le bureau des permis (36) pour demander un délai de recouvrement. "De vous à moi, déclara l'agent en poste, quitte à régulariser votre dette, autant obtenir le solde au marché noir. Je ne vous ai rien dit, hein, mais c'est encore le plus simple pour vous comme pour nous. Une livraison, et on n'en parle plus. Passez-donc à la nurserie et demandez Mme Tchedar. C'est à deux patés de maisons"

23

Au sortir du restaurant, Calef aperçut un attroupement qui commençait à se former autour de Crottoni Defalcone, gisant à terre suite à une agression. La star avait commis l'imprudence de s'éloigner de ses gardes du corps.

«Encore un coup des terroristes de la Résistance !» s'exclama un passant à l'adresse de Calef, cherchant à son assertion l'approbation initiatrice d'une longue loghorrée à charge maximale et argumentation minimale, soupape de la rancœur sourde des échecs et des renoncements accumulés tout au long de sa vie, dont les forces auraient enfin pu se décharger sur un ennemi tangible et officiellement haïssable. Mais Calef ne pipa pas.

Comme l'imagination criminelle humaine n'a pas de limite, le tristement célèbre "gang du jus de pruneau" officiait à la sortie des restaurants. Il repérait une victime repue, léthargique et gastriquement opérationnelle pour lui faire ingérer non pas du jus éponyme comme on l'aurait cru, mais une solution aqueuse puissamment diurétique, afin de recueillir en un temps record ses précieuses selles. Ce gang était très organisé et ces shit-jacking - comme on les nommait - laissaient leurs victimes humiliées et cul-nu sur le trottoir. Ces incidents faisaient les choux gras des agences de presse people. Les célébrités étant les cibles privilégiées de ce gang, leurs selles avaient une valeur bien supérieure à celles de monsieur-tout-le-monde, par le truchement philosophal de l'admiration offerte à ces demi-dieux du sport, du cinéma et de l'art.

Il existait toutes sortes de merde : de la premier prix, de la qualité supérieure, de la bio, de la premium, de la dégraissée, de l'enrichie, de l'équitable, de l'artistique... Sa gradation qualitative créait un nouveau marché servant à la défiscalisation des transactions boursières et des échanges de gros capitaux. Le

marché de la merde avait trouvé à concurrencer celui de l'art pour l'appropriation du marché émergent de l'exonération fiscale ; mais pour cela, il fallait de la merde de qualité ; de la merde d'exception qu'on ne pouvait trouver que sur des personnalités nanties de la notoriété suffisante pour prétendre transmuter leurs colombins en lingots. Voilà qu'ils chiaient de l'or. Ce nouveau marché était régi par de nouvelles lois, de nouveaux protocoles et de nouveaux métiers dont la spécificité les rendait indispensables. Il fallait, pour ce procédé, l'approbation de la loi, suivie de la valorisation de la merde par les médias et la publicité comme une chose naturelle - car avec un matraquage subtil, toute singularité finit par devenir norme -, puis finir par là où tout avait commencé : par l'adoubement des masses consentant. Sans leur enthousiasme, rien n'était possible. Là était le premier maillon. Un fois que la star est née du consentement et du plébyscrite, on la fait fructifier et l'on en tire tout ce qu'on en peut tirer par tous les orifices, par tous les stratagèmes, toutes les distinctions et toutes les bassesses. Tout est bon dans la star, plaque tournante d'intérêts multiples.

Calef et Punchin-Ba rentrèrent chez eux en passant par le cinéma (32) des faubourgs populaires.

24 au cinéma

La guerre totale des armes : Afin de préserver la paix, le pays américain possède une arme absolue que seul le président peut activer. Mais le chef d'état a disparu sans laisser de trace. Si on ne le retrouve pas rapidement, ce sera le vice-président - un individu douteux - qui sera alors aux commandes. Cobra n'a que 24h pour mener à bien cette mission. Au delà de ce délai, le 35è amendement verra promulguer une loi martiale d'extrême-urgence qui mettra le feu aux poudres de la guerre.

Dans ce film, le héros contourne et malmène les entités administratives auxquelles il est confronté, plébiscitant la supériorité de l'individu sur les machines étatique et bureaucratique. C'est l'une de ces nombreuses œuvres créant une soupape auprès d'un large public ; comme quand on laisse gagner ses enfants au jeu. Dans les méandres de ses neurones, l'Administration accrédite ces œuvres pour implanter l'idée de sa vincibilité ; ce qui prouve l'étendue de son pouvoir dans des domaines qu'elle arrive à manipuler à son avantage bien qu'ils semblent sans rapport avec ses attributions.

Calef pouvait rester jusqu'au bout du film puis s'en aller (32), ou aller inspecter les toilettes (5) en milieu de séance, tant que toutes les cuvettes étaient encore disponibles.

25

Le bureau des demandes traita la demande de Calef puis revint vers lui une heure plus tard, considérant que le cas relevait de la compétence du bureau des réclamations (41). Ce fut l'heure qui fit déborder la clepsydre. Calef perdit son sang-froid et exigea de voir un responsable. L'employé, visiblement habitué aux accès d'humeurs, répondit à brûle-pourpoint avec un calme désabusé, telle une réponse automatique à une scène maintes fois vécue :

«Il n'y a pas de responsable ayant un droit supérieur sur les affectations des services, ni même sur les traitements globaux. Chaque bureau possède sa propre autonomie de travail, et n'a aucune préséance sur un autre même si tous sont inféodés entre eux dans leur tâche et non dans leur fonctions. Les superviseurs n'ont de pouvoir ni décisionnel ni substitutif. Ils examinent seulement. Notre hiérarchie est purement temporelle, chaque étape étant aussi importante que la suivante et que la précédente. Concernant ce bureau, l'heure n'est pas encore venue de traiter notre part dans ce dossier.»

Il avait prononcé cela sur un ton monocorde qui ajoutait à la mécompréhension de son propos. Lui-même ne croyait pas un seul des mots qu'il servait à ses clients. Il savait juste que c'étaient ces mots-là qu'il devait prononcer, dans telle situation. La logique de compréhension était superflue voire inutile. Il ne fallait pas qu'il comprît, auquel cas il pût expliquer, ce qui n'était pas le but. L'Administration n'avait pas vocation à clarifier. Mais avec l'anonymat, on finit par trouver un sens à ce qui n'en a pas, du moins penser que cela en a un, par le même effet que la répétition fait perdre le sens de ce qui en a un. Ainsi la répétition pouvait avoir deux actions opposées : donner un sens ou le noyer. L'Administration savait user des deux effets avec brio autant sur ses employés que sur ses clients. La seule chose à comprendre était que le dossier devait être pris en charge par une multitude de service, rendant toute traçabilité impossible. Personne et tout le monde s'occupait de ce dossier.

26

Calef acquiesça pour l'ouverture du compte de transit et badgea son life-on pour accréditer sa demande. La Matière utilisée par le guichetier se mit alors à se parer de remous, de spasmes durant lesquels on aperçut entremêlées des formes cursives alphabétiques, d'autres hiéroglyphiques, et encore d'autres indistinctes s'aggrégeant en glyphes d'une nouvelle graphie. D'après l'employé, ce n'était pas un comportement habituel de la Matière. Peu à peu, elle forma des lettres plus précises et s'écrivit en une très ancienne langue administrative que Calef comprenait par une résurgence de souvenirs si lointains qu'il lui sembla qu'on les lui avait greffés à l'instant. Cette lucidité transcendait et confondait un passé antérieur à son être avec le présent le plus simultané.

ant astri domini (avant dominaient les étoiles)
ant star ominidi. (avant les Hommes était l'astre.)

id amnio transit (dans la gestation du passage)
astri damon init (les étoiles créèrent le démon.)

diamon tristan (le diamant de la tristesse)
in stari damonid. (plaça l'étoile dans le démon.)

in damoni astrit (Le démon avec l'étoile)
trinita damonis. (devint trois démons.)

in nosti admirat (De notre admiration)
dia monstra init. (le jour enfanta les monstres.)

am stradi in noti (Dans la machine la musique s'écrit)
im nosti dartani (par notre épée)
distoria mirant (témoin de la dualité)

innid ost armati (à l'intérieur de l'armure, le corps sacrifié)
intro id manitas (la main commence)
dastria nom init (à diriger le pilote)

adm nostra initi (notre genèse commence)
marda in intosti (le résidu dans le tube)
ad ministra noti (à l'office s'écrit)
ad mini strati on (dans les plus petites strates)

C'est ainsi que l'Administration dupliquait et remodelait son ADM.

"Votre dossier vient de passer en indice 16 de granulométrie"

Excitée par la singularité triadique du vice en écriture, de la conversion unitaire et de Petgaz qui hennissait à l'approche de cet appétissant foin d'info, la Matière révéla son essence et s'offrit à Calef sous sa forme la plus pure et véritable : Fiscalibur ! l'épée protéiforme extraite de la Matière Fiscale. Calef avait obtenu l'ÉPÉE. Jamais il n'aurait pensé que ce fût l'Administration en personne qui lui fournirait une arme contre elle-même. Ce bug auguré avait un air de synchronicité troublante.

Au même moment, Freitag, le chef de la milice des pompiers, assisté de son équipe de forage, fit irruption dans le hall. Calef était en état de mise sous tutelle. L'indice de granulométrie de son dossier révélait son incapacité à gérer son compte, et la milice était là en tant que tuteur-curateur. Calef s'enfuit dans les couloirs. Sa fugue le mena jusqu'au bureau de l'agent K. qui était absente, occupée ailleurs à marteler le sol de ses talons ; mais la lettre K brodée en relief sur le tissu rouge du dossier de sa chaise l'identifiait clairement. Petgaz hennissait, joyeux et troublé par quelque instinct qui mena Calef jusqu'aux sanitaires particuliers de l'agent K., une cabine aux normes avec une cuvette gravée d'un K sur le rabbat. Sur le mur, un rouleau de PQ était fixé dans son armure cylindrique de métal. Sacrifiant aux fonctionnalités du lieu, Calef badgea, et il put tourner le rouleau :

- dans le sens horaire (47)
- dans le sens antihoraire (8)

27

Dame Popo mena Calef jusque dans la yourte de transcendance où le brahmane Mahabaratha avait, dix années durant, renforcé et émacié son corps d'un régime acalorique et de méditation pranique. Il savait créer en lui des creux, des bosses et des nœuds grâce à des techniques respiratoires que l'on ne pouvait d'ordinaire obtenir qu'avec de la pâte à modeler.

Mahabaratha avait atteint l'éveil des quatre yogis. Sur ses pieds nus s'illuminait la couleur des sept chakras sacrés. Le yogi jaune, le yogi rouge, le yogi bleu, sont les trois yogis primaires qui colorent les croûtes de pieds de tous les autres yogis. Un yogi peut être pur dans sa couleur ou mélanger les tons en différentes proportions. Le yogi rouge est le yogi de feu, le véda flamboyant. Il consomme vite son énergie et possède une vitesse accrue. Son organe est la jambe. Le yogi jaune est le véda de l'équilibre. Son organe est le nombril, barycentre des énergies. Le yogi bleu est le véda spirituel et méditatif par excellence. Il brûle lentement son énergie. Son organe est la tête.

La marchandisation de la spiritualité avait perverti les arts védiques des jeunes yogis en exploitant leur naïveté à croire à la diffusion de leur art moyennant menues compromissions vénales et glorioles qui avec le temps détruisent les vertus qu'elles ont corrompues. D'anodins et potaches concours de croûtes de pieds avaient été organisés, qui, non contents de s'imposer, avaient discrédité la pratique yogi au rang de divertissement de relaxation amusante, jusqu'à ce que l'engouement pour cet ersatz facile n'y attire des investisseurs sérieux. Une nouvelle branche artificielle du yoga était née, avait ses adeptes, ses écoles, ses grands maîtres prêts-à-l'emploi, et ses petites tricheries. L'utilisation de pigments plantaires colorait les pieds de belles saturations chromatique faisant l'admiration des jeunes yogis, et les entraînant malgré eux dans une spirale d'addiction aux pigments et de fétichisme du pied. La tête était en bas et les pieds en haut.

Mahabarata, au temps où il était encore jeune yogi bleu, avait utilisé sa main impure. Il passa dix ans de sa vie à purifier sa main, ne trouvant d'autre alternative que de la couper pour préserver son corps de cette gangrène spirituelle. Dix longues autres années de réflexion conclurent que son moignon était devenu sa nouvelle main. Il ne regretta pas de s'être mutilé au regard de l'enseignement qu'il en avait tiré.

Dans sa yourte, Mahabaratha protestait par une grève des selles contre la disparition de son art et les dérives du nouvel ersatz qui incitait les jeunes à rallier des limites insurpassables, mettant en danger leur santé physique et mentale. Nombreux étaient ceux tentés par les substituts médicamenteux dont les résultats spectaculaires les affranchissaient du temps de pratique et de méditation. Le suppositoire Gravilax contenait tout ce qu'il fallait pour un yogi, mais occasionnait à forte dose des diarrhées morbides. Elles avaient déjà emporté trois yogis en pleine forme. Le brahmane qualifiait ces morts d'"attentats au suppositoire". Il protestait aussi contre la main mise sur l'économie et le marché du travail des grands groupes industriels, notamment le Grand Cacatoès.

Mahabaratha contenait en lui Bouddha, voulant unifier corps et esprit. Sa grève des selles durait maintenant depuis plusieurs mois, et Mahabaratha avait déjà subi plusieurs tentatives de shit-jacking qui avaient échoué. Calef ne put accéder au saint homme qu'après une fouille minutieuse des agents de sécurité. Le Brahmane savait pourquoi Calef venait et s'adressa directement à son esprit :

«Le sage a dit : "il faut manger à sa faim puis se fanger à la main. Le sphincter est le premier tyran qu'on apprend à contrôler, tout comme ses nerfs et ses mots. Là commence toute politique. L'argent, ce paradigme d'équivalence compensatoire d'un bien ou d'un service, était déjà une forme primaire d'administration et de simplification des échanges commerciaux. Il n'a pas de valeur intrinsèque. C'est pourquoi on dit qu'il en a une, car c'est une illusion qu'on veut entretenir. Combien de fois entend-on répéter "la valeur de l'argent", "la valeur de l'argent", comme un leit-motiv ; et c'est ce qui finit par arriver/ Il devient le but en soi là où il n'était qu'un moyen d'administration. Voilà ce qui arrive quand l'objet transcende le but qui le justifie, et devient lui-même son propre but. L'illusion se transforme en réalité, et la réalité est jetée aux toilettes. Rien de plus simple alors de dévaluer l'argent de manière localisée pour dévaluer le travail également de manière localisée, et inversement de les surévaluer ailleurs. Ainsi se créent les masses pauvres et les masses riches. L'argent obéit à ses propres règles. Car la dévaluation du travail est une affaire de temps, pour la simple raison qu'il faut un temps pour effectuer un travail, mais pas pour l'argent. Il est impalpable et instantané dans son essence. En appliquant le concept de transformation de l'illusion en réalité au couple travail-argent, on obtient par substitution sur le couple temps-travail, le couple du temps-argent. Un tour de passe-passe grossier, qui aujourd'hui fait foi dans le monde entier.

Le concept de temps-argent a été théorisé par le savant Tsien-ien. Son principe veut que tout ce qui évolue dans le temps évolue aussi dans l'argent selon une constante. Le temps-argent est relatif au point de vue de l'observateur. Plus on gagne rapidement de l'argent, plus le temps nécessaire à le gagner réduit. Cette théorie fut observée lors d'une expérience où l'on plaça une unité de monnaie dans une très grosse fortune et une autre unité sur le compte courant d'un citoyen lambda. Au bout de quelques minutes seulement, l'unité du compte courant avait été dévaluée par rapport à celle placée dans la grosse fortune. Et plus les grosses fortunes grossissent, plus leur inertie empêche que l'argent ne s'en échappe. Car même animées de gigantesques mouvements de débit et de crédit, leur principe général est la stagnation. Arrivée à une masse critique, une singularité se forme, qui devient alors perdue pour son propriétaire, mais joue toujours dans l'équation économique par son unique valeur virtuelle générant assez de confiance pour qu'on continue à s'y rapporter, et assez d'inquiétude pour qu'on n'ose s'en affranchir. Les économistes prédisent des collisions de grosses fortunes qui engloutiront à terme

tout l'argent disponible sur Terre, ce qui signera la fin du système tel qu'on le connaît. Ils ne savent pas quand cela se produira. Peut-être dans un siècle, peut-être dans vingt ans, de même qu'un emballement de tout le système n'est pas à exclure dans l'année à venir. Aux abords de telles singularités financières, aucun argent ne peut s'échapper. De moindres fortunes qui y sont inféodées prennent alors le relai pour les échanges courants." "Il y a, disséminées un peu partout dans le monde, des usines de production fécale massive où les "ouvriers" - qu'on nomme "mâcheurs-pousseurs" - se gavent de fibres en tout genre, généralement des épluchures de légumes, pour produire de quoi faire vivre leur famille. Ces endroits sont bien sûr illégaux et n'ont pas d'existence officielle ; mais si l'on croise les chiffres de la production et les estimations du PIB fécal, il en ressort que la production réelle est largement supérieure aux estimations les plus optimistes du PIB fécal ; d'où la théorisation de tels endroits, qui ont été nommés "trous à merde" par la sagesse populaire. Je n'en ai jamais vus, mais le calcul ne ment pas. Il peut prédire des objets invisibles à nos sens. Quand tu ne voit ni ne sent la merde, observe les mouches.»

Calef se tint coi pendant le monologue du brahmane, se contentant d'acquiescer du chef. Après tout, le brahmane venait de lointaines contrées où l'on savait mieux que tout le monde comment déféquer et se torcher, selon les dires de résistants.

Comme Calef se devait de retourner au Palais, La Résistance lui remit une CLEF-MÈRE À TAIE, une petite clef usb rangée dans un sac de tissu hydrophobe fermé par une cordelette, destinée à être introduite dans le fondement en laissant dépasser la cordelette pour être récupérée. Elle contenait un programme destiné à véroler l'Administration de l'intérieur. Dans l'éventualité de sa capture, on lui remit une boîte de suppositoires Gravilax, inoffensifs à faible dose, qui détruiraient le programme et l'expulserait hors de son hôte, afin de le préserver d'une fouille anale légale que la milice des pompiers du Palais se délectait d'infliger aux contrevenants et mauvais livreurs de tout bord. Si Calef avait décidé de ne pas suivre cette voie, personne ne lui en aurait tenu rigueur, mais son refus signerait la révocation de sa collaboration avec la Résistance. Calef quitta la yourte, tout étourdi d'un savoir nouveau.

Le lendemain arriva (31).

28

Les jambes lourdes, Calef s'affala, abattu à la hauteur de l'assiette fiscale sur laquelle était indexé le calcul des exonérations rétributives sur les frais non-contractuels engagés dans le cadre d'activités ne relevant pas des annexes sur le droit fiduciaire, c'est à dire environ 20%.

C'est alors que passa devant lui l'agent K., une jeune femme dont l'assurance sans dédain, la démarche vigoureuse et l'air dégagé indiquaient qu'elle occupait un poste suffisamment haut placé pour ne pas avoir à pâtir trop durement de la hiérarchie. Elle avait débuté au Palais comme dame-caca - grade le plus bas, réhaussé du titre de "pilote de chasse" - puis avait gravi les échelons. Le Palais lui avait insufflé que le mérite du travail et de la persévérance la ferait monter en grade, mais il fallait juste que quelqu'un montât en grade, peu importe qui, car Le Palais désignait ses promus et ses subalternes selon un algorithme connu de lui seul, satisfaisant à la bonne marche de l'établissement dans sa capacité à accueillir ses hôtes avec la personne idoine, qu'importe son caractère récalcitrant, compréhensif, obtu ou dévoué. La tâche complexe des employés n'était pas la résolution des problèmes mais le délai de résolution, qui ne devait aboutir qu'après avoir effectué certaine quantité de démarches. Le but était le chemin ; une manière pour le Palais de se faire craindre et respecter ; et aussi de se nourrir. Car de mouvement il se nourrissait. Et comme tout transit, c'est à dire comme tout changement de consistance d'une masse, de l'immobilisme il chait. Bénévolente, l'agent K. s'inquiéta aussitôt des déboires de Calef qui se lisaient sans peine sur son visage. Après avoir pris connaissance de l'affaire, elle se proposa

d'intercéder pour faire avancer le dossier (44)(si code TIF), car le soir approchait et le Palais allait fermer ses portes. Calef sentit une lueur d'espoir le requinquer, mais malgré ce sentiment agréable dont il savait devoir se méfier, car instigué par l'Administration, il pouvait aussi persévérer dans la voie en cours (7) en espérant en savoir un peu plus.

"Votre dossier viens de passer en indice 13 de granulométrie "

29

Exaucé par la sudation lubrifiante invitant, à la saison chaude, les fécalités résiduelles à emprunter la piste des menues incontinences, crépita le redouté pet merdeux, paragon des humiliations sociales qui n'apparaît au mieux qu'une fois tous les dix ans durant les âges continents. Les cris redoublèrent, et Punchin-Ba, surprise d'elle-même et ayant suffisamment appuyé son autorité, désobstrua la face de sa rivale en pleurs qui, à n'en pas douter, conserverait en tant qu'agent K. une rémanence olfactive de cet évènement des années durant.

Elle arriva devant le Vortex où Calef, pris dans les hallucinations du clair-obscur, devait à présent choisir son destin : combattre (37) ou se soumettre (50). La singularité de leur rencontre à cet endroit précis ne pouvait être que le fruit d'un hasard intentionnel, mélange entre synchronicité et fatalité déterministe.

30

"Scatol ! la boisson alcoolisée de rhum à des prix défiant toute concurrence !"

Pour accéder au service, Calef emprunta l'ascenseur car les escaliers étaient en panne. Il semblait y avoir un vice de forme dans le dossier. En effet, il ne s'agissait visiblement pas de l'original numérique, mais d'une copie, l'original ayant été déplacé sur le terminal de l'accueil pour le traitement des données. Deux options étaient possibles : soit demander la restitution de l'original à l'accueil (2), soit demander une dérogation au bureau des certifications (48) afin de traiter la copie comme conforme à l'original.

31

"Assidu de la fécule, j'avais pris l'habitude d'assaisonner de mon brouet intestinal les faïences les plus pimpantes. Les gargouillements postillonnes du sphincter imprimaient de splendides pelisses de puma sur la vasque. Un regret cependant : tout, tout disparaissait dans le vortex. Les flots engloutissaient ce mandala merveilleux."

Lundi. Lumière dans la gueule ! Chaque matin ouvré, le citoyen doit payer son tribut tympanique et rétinien au saint réveil 130 décibels et à la sainte ampoule 300 watts qui lui permettent de se lever plus tôt que le soleil, d'être fatigué plus tôt, d'aller plus tôt au travail et de gagner l'argent plus tard en fin de mois. Les doux pastels médicamenteux de l'aube naissante lui sont administrés au volant de sa voiture dans la grisaille suffocante des embouteillages. Tout se fait toujours plus tôt à Pueblotownville ; sauf pour les chats, ces créatures qui ont de la paresse en retard.

"À présent, la météo économique : aujourd'hui lundi, les vents financiers voient une érosion du pouvoir d'achat. Suite à une tempête médiatique, le permafrost boursier fond sous le soleil des paradis fiscaux."

Calef se demanda pourquoi il avait passé autant de temps dans cette naturbaine de bétons, dans le gris de pollution, de pigeons pas voyageurs et de rats sédentaires, anonyme comme le loup gris ; pourquoi il n'avait pas embrassé une vie plus douce dans un environnement champêtre ; mais ces questions se dissipèrent vite dans l'accaparement technologique que monde moderne exige pour se livrer tout entier. Entre autres objets indispensables au confort tyrannique auquel les citadins ne pouvaient plus échapper, le life-on devait être entretenu, révisé, mis à jour, incrémenté, programmé, reprogrammé, chargé, défragmenté, bercé, caressé, choyé.

Calef réalisait maintenant à quel point il était à la fois à la merci de sa technologie de pointe - sans laquelle le monde urbain demeurerait fermé, si ce n'est hostile -, et à la merci de son absence quand ses hôtes, aussi bienveillants avaient-ils été, la lui avait confisquée. Avec le life-on, on n'avait plus besoin de rien faire ou presque. Il détectait avec une extraordinaire fiabilité les intentions de son utilisateur. Badger suffisait sans autre cérémonie, et son Intelligence Augmentée reconnaissait l'usage désiré. Badger dans les transports, à la caisse du supermarché, aux toilettes, pour payer en ligne, pour accéder à ses comptes, à sa voiture, à son appartement, etc ; un simple geste en apparence indifférencié, et le life-on faisait le reste. Quoi qu'on voulût faire ou consulter : une photo, une vidéo, un message, une application, un site, et la volonté était exaucée sans qu'on eut rien à sélectionner manuellement. Il connaissait la volonté de son maître d'après ses imperceptibles mais révélateurs micro-mouvements et pouvait sentir son humeur, son état de stress ou de fatigue, proposant tout au long de la journée une assistance adaptée à ses besoins. Il planifiait aussi merveilleusement les trajets de vacances et autres activités en fonction des enregistrements de son microphone dont l'analyse, jusqu'au moindre souffle d'humeur, se faisait en temps réel tout en recoupant les données déjà stockées dans sa mémoire titanesque.

Le life-on n'exerçait pas de surveillance liberticide contrairement à ce que des groupuscules technophobes affirmaient. On pouvait toujours plaisanter sur des sujets sensibles ou polémiques, et affirmer ses opinions politiques sans réserve ni censure ; la machine détectait ce qui relevait de la blague de ce qui relevait d'un propos plus sérieux, inquiétant ou dangereux. D'ailleurs qui aurait été assez bête pour comploter à proximité d'un life-on ! Ceux qui étaient surveillés en premier lieu étaient ceux qui n'en possédaient pas. Ils étaient suivis d'aussi près que les systèmes de caméras-satellites le pouvaient.

Il était évident et même conseillé que plus tôt on possédait l'un de ces bijoux technologiques, plus celui-ci serait en capacité de fournir les meilleurs services grâce à l'accumulation de données. Les parents apportaient donc un soin méticuleux à l'achat du tout premier life-on de leur rejeton, pièce maitresse du trousseau "citadin," avec le compte en banque et le compte "citoyen" à points donnant droit à avantages. Ils ne lésinaient donc pas avec du bas-de-gamme peu fiable qui ostraciserait leur enfant du reste de sa juvénile communauté si apte à comprendre si tôt déjà les enjeux et le pouvoir des marques dans la hiérarchie sociale.

Le life-on était conseiller, ami, entremetteur, professeur, psychologue, confident. Il avait toujours un bon conseil pour se comporter avec autrui, pourvu que l'interlocuteur possédât la même technologie. Le life-on savait admirablement administrer les Hommes pour leur bien-être. Il était en cela opposé à l'Administration du Palais, car celle-ci n'administrait les Hommes que pour son propre compte.

À l'inverse, il y avait les line-off : tous ceux refusant la technologie, les parias, la Résistance, les ultra-pauvres. Calef pouvait retourner au Palais (14) pour s'enquérir de l'avancée de son dossier et profiter de l'action de la Résistance pour porter un coup fatal à L'Administration, ou mettre ce jour à profit pour

trouver de quoi combler son solde débiteur et ne pas aggraver son cas. Il avait le choix entre la maison de retraite (42) ou la nurserie (4).

32

"Petit, je pensais que les culs prohéminents étaient comme des bosses de chameaux : des réservoirs remplis d'excréments. J'avais naïvement indexé l'ampleur de la richesse sur celle des fesses, et je voyais comme des nababs de pauvres bourges misérables et obèses, tout comme la maigreur de richissimes célébrités me les faisaient percevoir d'une extrême pauvreté. J'aimais la merde et la considérais comme un étalon de valeur, ce qui devait, plus tard et malgré mes réticences initiales, rester imprimé quelque part dans ma psychée et influencer mon comportement dans ce secteur financier, tout comme la majorité des gens."

Dans la ruelle sombre où aboutissait la sortie du cinéma, Calef et Punchin-Ba aperçurent deux enfants dépenaillés se précipitant sur une merde de chien fraîchement déféquée. L'un d'eux ramassait frénétiquement la matière tandis que l'autre retenait le chien par le col, l'incitant à déféquer à nouveau. "Allez, vas-y, vas-y... Allez, allez !" implorait-il, pensant naïvement que l'animal en avait encore en réserve. Ils lui fabriquèrent une laisse de fortune et le gardèrent avec eux pour pouvoir le traire ultérieurement, croyant tenir là tout l'or du monde.

Le rachat de la merde avait été une source de revenu non-négligeable pour beaucoup de gens. Régnait dans les rues de Pueblotownville une propreté jamais atteinte, sur laquelle s'indexait sa pauvreté. Le Grand Cacatoès s'était vu décerner par la HAG la médaille de la salubrité et avait eut droit à des exonérations fiscales pour la réduction des coûts d'entretien de la ville.

Calef ne put leur donner une pièce, pour la bonne raison que l'argent avait disparu de la circulation. Les dons se faisaient via des organismes caritatifs qui en administraient la répartition, conservant un pourcentage pour leurs frais de gestion. Comme de nombreux intermédiaires, ils s'étaient glissés entre l'émetteur et le récepteur et prélevaient leur dîme sur le dos des uns et des autres. Le don direct en nature était interdit, mais toléré. Calef demanda aux enfants de le conduire à leurs parents ; peut-être un adulte aurait-il un vieux life-on sur lequel il pourrait créditer un peu d'argent, même si la fiscalité sur les dons directs entre particuliers fût plus élevée. Quel que fût le choix, le don partait ailleurs que là où l'on eût voulu l'envoyer.

Les enfants conduisirent Calef et Punchin-Ba jusqu'à la maison de cartons où ils habitaient avec leurs parents, deux poubelles plus loin, au fond d'une impasse. "Maison semi-rigides" ; c'est ainsi qu'on nommait ces demeures soumises à un impôt moindre que celui des demeures en dur, mais pondérément plus élevé ; car la plus petite division de monnaie obère toujours les revenus les plus bas. En toutes choses il fallait habituer les pauvres à de petits prix, de petites affaires, de petits salaires, de petites récompenses, de petites ponctions, afin qu'ils perdissent le sens des proportions dans ce monde micro-économique, et trouvassent leur joie dans la découverte inopinée d'une merde de chien ou d'un quignon rassi - et en fussent reconnaissants. Un petit prix pour le peuple, mais une manne de géant pour la nation.

Calef s'indigna comme il l'avait toujours fait, par réflexe. Mais quelques jours plus tard, la vie reprendrait son cours, et le temps de l'indignation serait un lointain souvenir estompé par l'accaparement du quotidien.

L'homme et la femme travaillaient tous deux à l'usine de scatol, cet alcool avec lequel on pouvait s'enivrer à bas prix. C'était l'alcool le plus vendu. Ils faisaient partie de ceux qu'on appelait les line-off ; les débranchés. Ils ne possédaient pas de life-on et devait faire la queue pour utiliser celui que la ville mettait généreusement à leur disposition afin qu'ils pussent travailler au delà du maximum et percevoir un salaire en deça du minimum. Le Grand Cacatoès et autres consortiums étaient prodiges en miettes.

«Vous connaissez la pub ? dit l'homme. "Scatol, l'alcool fabriqué avec le grain d'orge de nos campagnes." C'est vrai. Scatol est fabriqué avec LE grain d'orge. Un seul grain d'orge ! Le lobby de la dilution hahnemannienne a fait pression pour appliquer les principes homéopathiques sur la production de scatol. Ainsi, un seul grain d'orge vaut pour un silo entier. C'est parfaitement légal.»

*

Au début du siècle, le Grand Cacatoès, un petit entrepreneur parti de rien, eut l'idée lucrative de racheter aux petites gens leurs excréments, ce qui fit bien rire au début, comme toute idée novatrice passe par une phase de rejet qui assure sa vitalité. Le marketing était agressif, à grand slogans racoleurs : "tirer la chasse, riche est la tasse." "l'aile-étron libre." "Ce que vous chiez, vous l'avez payé." "Vos excréments vous appartiennent ; nous vous les rachetons." "Savez-vous que vous perdez 20% de vos achats alimentaires ?" Les populations, croulant sous le joug des impôts et de la vie chère à bas prix trouvèrent là un moyen de se faire un peu d'argent, et chacun fut bientôt équipé de chiottes intelligentes capables de rediriger et collecter la merde via un système de canalisations dont le Grand Cacatoès n'eut aucun mal à acquérir les droits d'utilisation et de modification, puis ultérieurement l'infrastructure elle-même, lui assurant un monopole.

Des travaux de canalisations déroutaient les excréments et les acheminaient jusque dans d'énormes containers. Là, l'or marron était traité et trié. La révolte qui eut lieu, les gens ne chiaient plus dans leurs toilettes. Mais ils durent renoncer à cause de l'insalubrité, ce qui fit drastiquement baisser le coût de rachat. L'homme était définitivement accolé à la cuvette. Il ne savait - ne pouvait - plus déféquer ailleurs que dans sa faïence laiteuse. Ne te retourne pas, dit l'Éternel à Moïse lorsqu'il s'enfuit d'Égypte. Mais c'était ignorer que l'homme se retourne toujours sur son caca pour l'inspecter, le chérir et le rejeter à la fois, entre dégoût et satisfaction.

Le Grand Cacatoès régnait sur un empire fécal, un trône de merde, du haut duquel son emprise était totale. Car qui contrôle le colon des peuples contrôle les peuples bien plus profondément que n'importe quelle dictature, alliant l'offrande à la joie de la récompense. Le système pompaculaire du Grand Cacatoès aspirait l'arrière du citoyen et l'Administration sa tête. Le colon était colonisé.

Défécateur devint vite un métier émergeant, et un hygiénisme fécal apparut, vantant les mérites de selles fréquentes, pures et nobles. La merde était devenue une matière comme toutes celles produites jusqu'à maintenant, avec son coût de production, sa main d'œuvre, ses infra-structures, sa cotation en bourse et ses actionnaires, ses grands magnats et ses petits producteurs, ses petits escrocs et ses fins connaisseurs, ses qualités premium et celles frelatées, son commerce parallèle et son marché noir, et bien évidemment, ses voleurs et ses gendarmes.

Les intentions du Grand Cacatoès étaient nobles à la base, comme le prétendent être toutes les entreprises de grande envergure où l'on camoufle le lucratif sous le tapis de l'altruisme. La Recherche subventionnée par le Grand Cacatoès augurait la merde comme ingrédient essentiel à une myriade d'avancées écologiques, sanitaires, économiques, sociales, technologiques... La vérité, c'est qu'aucun de

ces progrès ne vit le jour, et que la totalité de la merde collectée n'eut qu'un seul but : la production de scatol ! Voilà la vérité : le scatol était fabriqué à partir d'excréments humains ! La distillation fut la seule percée dans ce domaine. Le Grand Cacatoès découvrit comment réutiliser les constituants de la merde, cellulose et autres polysaccharides et en faire des sucres fermentescibles. C'est ainsi qu'à cette époque fut produit le scatol, un alcool peu coûteux et facile à produire, faisant des ravages chez les classes inférieures n'ayant pour seule distraction que ce breuvage. Le résidu stérile et inexploitable était tout de même revendu à des consortiums agricoles qui pouvait estampiller leur image d'un label durable, équitable, vert, propre et vertueux, ce n'était pas les étiquettes qui manquaient.

La boucle était bouclée. Le Grand Cacatoès revendait cet alcool à ceux à qui il en avait acheté la matière première. Malgré son faible prix de vente, le coût dérisoire de la matière première en faisait un produit proportionnellement ruineux. Tout cela avec un seul grain d'orge !

Les parents des deux gamins avaient une accointance lointaine avec la Résistance. S'ils n'étaient pas activistes, ils soutenaient néanmoins ses actions quand ils le pouvaient. Quelques jours auparavant, ils avaient reçu un tract avec des instructions simples ne les mettant aucunement dans l'illégalité. Ces menues actions leur donnaient un peu d'espoir et ne leur coûtaient rien. Calef leur raconta à son tour ses déboires - qui parurent bien minimes en comparaison - et ils lui proposèrent d'appeler (16) leur contact parmi les résistants, dans un élan de solidarité que Calef cru bon de devoir rétribuer, plus par gêne que par générosité.

33

«Je suppose que tu as vu l'employé, à l'accueil, se servir d'une curieuse encre virtuelle protéiforme. C'est ce qu'ici on appelle "la Matière" ; La Matière Fiscale. Les écrans sont une terre verticale à labourer du même soc, à amender du même engrais. Elle a été créée en laboratoire pour faciliter la tâche des fiscalistes. C'est à la base un programme capable de s'auto-adapter en se réécrivant et en s'implémentant selon les besoins. Ce programme a grossi pendant des décénies jusqu'à atteindre une taille considérable, en se répliquant et en se sauvegardant. capable de traiter et d'absorber une quantité quasi illimitée de données. Matière semi-vivante qui s'auto gère, elle s'est affranchie de ses créateurs.»

La Matière savait d'instinct comment s'écrire, comme le life-on savait de quoi son utilisateur avait besoin. Car c'était aussi de Matière dont les life-on étaient remplis.

«Tu sais, tu joues de malchance. Le réseau informatique profond est en pleine restructuration. À ce stade, on ne peut pas anticiper ce que sera le nouvel ordre, quels bureaux vont rester, lesquels vont sauter, lesquels naîtront, ni même comment seront traités les dossiers. C'est très mauvais, tout ça. Ton dossier peut se perdre définitivement dans les limbes administratives, présent et absent, traitable et intraitable à la fois. Faut te battre, fiston. Beaucoup de gens sont hostiles à l'Administration ; à commencer par la Résistance. T'en a sûrement entendu parler. Et même à la HAG ils sont débordés. Ils pensaient contrôler le truc, mais la créature leur a échappé ; et maintenant ils s'en mordent les doigts. Eux aussi sont pieds et poings liés. Ils n'ont aucune idée de comment reprendre la main ; ils ont laissé trop longtemps l'Administration gérer leurs affaires sans prendre la peine de la garder sous contrôle. Le problème c'est que la HAG et la Résistance ne coopéreront jamais, vu que la Résistance leur est hostile, et que la HAG la considère comme un organisation terroriste. Mais moi, je vois quelque chose en toi. Tu as l'étoffe d'un chevalier, pt'it gars ! Regardez-moi ça, bien bâti, solide... Il te manque plus que l'équipement qui va avec.»

Emporté trop loin par sa liesse, Tif redevint grave.

«La Matière ! il faut l'arrêter ! ou à terme elle imposera son règne despotique. La seule solution est d'atteindre le Vortex qui la crée. Personne ne te parlera du Vortex ; peu sont au courant, et les autres ont peur. Ne l'évoque jamais. Devant personne. Géronte t'en dira plus. Il croupit à la maison de retraite. Il a été un des concepteurs de la Matière.»

Calef ne pensait pas trouver ici-même, dans les locaux de l'Administration, un tel appui. Il ne lui restait plus qu'à se diriger en conquérant vers le bureau des demandes.(25) (notez le code TIF)

34

Calef tira sur la cordelette et récupéra la "Clef-mère à taie". Il n'eut qu'à l'introduire manuellement dans le terminal du guichet pour que s'y déversât le consomptif choléra numérique. Immédiatement le virus agit et la Matière flamba. Sur l'écran du terminal, des flammes noires s'élevèrent, d'où des formes démoniaques jaillissaient pour mourrir aussitôt. Ce feu fascina et terrifia Calef qui crût un instant avoir immolé une sorte de matière vivante tant ses remous désespérés ressemblaient aux mouvements d'un être luttant pour survivre. Il eut un réflexe de recul, croyant que ce venin, dans un ultime soubresaut, allait sourdre de la machine pour subsister en le parasitant.

```
Votre dossier vient de passer en indice 16 de granulométrie
Votre dossier vient de passer en indice 17 de granulométrie
Votre dossier vient de passer en indice 18 de granulométrie
Votre dossier vient de passer en indice 21 de granulométrie
Votre dossier vient de passer en indice 35 de granulométrie
Votre dossier vient de passer en indice 1^-fgJZ)12è0' (èç de granulométrie
```

Au même moment, Freitag, le chef de la milice des pompiers assisté de son équipe de forage fit irruption dans le hall. Calef était en état de mise sous tutelle. L'indice de granulométrie de son dossier révélait son incapacité à gérer son compte, et la milice était là en tant que tuteur-curateur. Calef arracha la clef-mère et s'enfuit dans les couloirs du Palais. Sa fugue le mena jusqu'aux sanitaires pour les employés où il se réfugia dans l'intention de détruire les preuves. Il se réintroduisit la clef puis le suppositoire censé la liquéfier puis l'expulser.

Bien qu'ayant badgé son life-on, le rabbat des toilettes refusait obstinément de se déverrouiller, laissant Calef en proie à ses pulsions intestinales. Le système d'ouverture n'était pas informatique. L'inefficacité de la Matière ravit Calef de bonheur et d'effroi, tant il s'était habitué à la toute-puissance des réseaux numériques. N'y tenant plus il se décida à passer outre la légalité, et lorsqu'il réussit enfin à arracher le rabbat, la milice en faisait autant avec la porte des cabinets, le trouvant slip baissé, accroupi sur le siège.

Les miliciens le tinrent en joue : "arrêtez-vous immédiatement ! Vous n'avez pas le droit de déféquer dans ces toilettes. Article 4 du Défécocode." En effet, l'accord signé par Calef donnait l'intégralité de sa production intestinale au Grand Cacatoès, et le devoir de chier dans des toilettes contrôlés par la Compagnie. Le silence se fit, où ils guettèrent les prémisses d'un manquement à l'injonction. Calef ne put réprimer un pet qui fit réajuster leurs armes aux miliciens dans une position encore plus menaçante. "Rhabillez-vous monsieur !" gronda Freitag. Calef s'exécuta et se leva à grand peine en se tenant le ventre. À peine se fut-il repantalonné qu'il fut emmené par deux miliciens qui lui soutinrent les bras par fausse prévention, car il ne pouvait s'échapper nulle part, tandis que les deux hommes le soutenaient par une fausse sollicitude que leur fonction abolissait. Cet état de superposition. C'est alors que l'étirement du haut de son corps transféra sa relaxe au bas, et ainsi malmenée la fragile position d'équilibre shpinctérien dans laquelle il tétanisait sa dignité, Calef, qui ne put réfrénner plus longtemps

son envie, largua presque en une seule poussée magistrale tout le contenu de son intestin, dans un immonde fatras gargouillant boursoufflant son slip.

Freitag, le chef de la milice des pompiers, savait qu'il venait de manquer à la procédure lui imposant, avant tout autre impératif, d'user de la ceinture de chasteté anale qui aurait maintenu la précieuse matière à l'intérieur de l'intestin. Ce qui n'était d'ailleurs qu'une de ces règles absurdes destinée à vérifier que l'on respecte la règle, car en cas de fuite, les pompiers étaient munis d'aspirateurs. Et puisqu'il fallait une phallacieuse raison pour imposer cette règle : officiellement, selon les experts stipendiés, les excréments frais étaient de meilleure qualité.

Ce genre d'interventions était le symbole de l'envahissement du dernier lieu d'intimité que l'on pût avoir. Même là, le répit n'était accordé. même là, surtout là, la milice pouvait vous arrêter, et littéralement vous boucher le cul avec l'une de ces ceintures de chasteté anale destinées non pas comme officiellement dit pour préserver la Matière, mais bien pour faire montre de son autorité jusqu'aux tréfonds de cet endroit ; que l'on pouvait contrôler l'endroit intime dans la pièce intime dans l'intimité du foyer. Envahissement et colonisation du colon ; et qui contrôle le colon du citoyen contrôle le citoyen autant par le cul que par la psychée.

"C'est là que je compris que mon cul ne m'appartenait plus. Il appartenait à la Compagnie. J'étais propriétaire des murs, et elle avait l'usufruit du meublé."

Le virus n'avait pas éradiqué la Matière qui, suite à cette attaque, s'était renforcée. La vie numérique de Calef fut éradiquée. Il avait été sacrifié deux fois : une fois par la Résistance et une seconde fois par l'Administration à qui il servit d'exemple pour les réfractaires à son autorité. Son dossier serait conservé et croupirait pendant des milliards et des milliards de tera-nano-secondes, nécessaires à fournir le pétrole nourricier de la Matière. Il n'aurait pas de nom sur sa tombe numérique car c'est précisément l'identité - et en premier lieu le nom - qui est effacée, laissant le déchu se diluer dans le pot commun. Ironiquement, l'absence d'identité numérique était illégale, et ceux qui en étaient dépossédés par l'Administration se voyaient pointés du doigt pour ce délit, les informations pouvant se réutiliser à toutes fins utiles, réinterprétables et protéiformes ; ironie dans l'ironie, car qui n'a plus d'identité ne peut plus être pointé du doigt ! FIN n°1 "prélèvement à la source"

Épilogue ([18](#))

35

Calef s'élança à travers le bois et rattrapa bientôt la femme qui se retourna à son approche. "Bienvenu parmi nous, Calef. Vous devez être surpris de me voir ici, n'est-ce pas. Je suis l'agent double Potassium, mais ici tout le monde m'appelle "Dame Popo." J'espère que vous avez apprécié mon petit cadeau." Calef se sut pas si elle parlait du cadeau de la veille, de ce qu'elle avait expulsé l'instant d'avant, ou de son intervention au Palais, mais il la remercia chaleureusement. Chez les résistants, Dame Popo était au grade le plus élevé - s'il y avait eu une hiérarchie -, une sorte de grande guide-prêtresse, incarnation de la nature la plus pure ; et, toujours s'il y avait eu une hiérarchie, le grade le plus avilissant eut été "leader".

Au loin une rumeur grondait, venant de l'attroupement des résistants, mécontents de l'outrecuidance de Calef sans oser lui emboîter le pas dans le "bosquet interdit."

«Ne vous inquiétez pas. Ce sont des péones ralliés à notre cause. Il sont pacifiques mais ils s'entretenaient pour un plat de haricots rouges" lança Dame Popo à la dérobée.»

Calef devait comprendre que les enjeux de la Résistance dépassaient de loin son petit cadre personnel ; qu'en épousant la "cause" il résoudre ses problèmes de manière plus efficace qu'en agissant seul ; seul contre l'Administration. Car les phénomènes bureaucratiques dont le citoyen pâtissait n'étaient que les émanations des stratégies d'argent et de pouvoir gravitant à un niveau supérieur. Dame Popo connaissait quelqu'un, un grand sage, qui pouvait lui ouvrir les yeux. Participer à la lutte était l'autre option. Mais pour lutter efficacement, mieux valait ignorer les enjeux pour ne pas laisser le désespoir l'emporter sur la conviction ; car leurs luttes étaient incertaines et la balance des forces bien souvent en leur défaveur. Calef allait devoir choisir entre l'action (46) et la révélation (27).

36

"On allait au Palais comme on passe un scanner. Il y avait suspicion de maladie, et l'on en parlait au voisinage et aux amis en conjecturant. Chacun avait son avis, ses conseils avisés, les expériences d'un cousin, les "trucs" infaillibles, mais au final il semblait que le Palais élaborait un traitement personnalisé pour chacun de ses clients, adaptable à aucun autre. On ne pouvait en dégager aucune logique ou loi récurrente qui aurait permis de préparer une défense. Le renouvellement et la recombinaison permanentes étaient les plus grandes forces du Palais, transformant clients et employés en gladiateurs perplexes de sa gigantesque arène."

Le bureau des permis ne délivrait ses documents que sur injonction expresse du bureau des validations. Un délai pouvait être accordé à condition d'en formuler la demande au préalable auprès du bureau des demandes (25)

37

nano mitridatis (immunité subtile)

Calef engagea toutes ses forces dans la bataille contre le Vortex. Fiscalibur fendait les programmes et Petgaz écrasait sous ses sabots des plaines entières de jeunes pousses d'algorithmes. Mais le Vortex ne semblait pas affecté par ces attaques et se contentait de reformer paisiblement ce qui avait été détruit avec de plus en plus de facilité, s'auto-détruisant parfois comme pour montrer à Calef sa capacité d'anticipation et d'invulnérabilité. Cette action n'était autre qu'une imitation dont le Vortex se servait pour l'intégrer dans ses engrammes comportementaux. Il ne considérait pas Calef comme un ennemi. Bientôt Petgaz, trop détaxé pour continuer la lutte, poussa son dernier hennissement tandis que Fiscalibur retourna à la Matière-mère. L'armure se liquéfia. Calef perdit conscience dans le tourbillon des concepts qui dépassaient son entendement. À son réveil, il se tenait assis sur la cuvette. Il se leva et rejoignit l'accueil où l'agent ne retrouva rien de son passage. Son nom n'avait jamais existé. Sa vie numérique avait été éradiquée. Il avait été sacrifié deux fois : une fois par la Résistance et une seconde fois par l'Administration à qui il servait d'exemple. Son dossier serait conservé en tant qu'archive inconnue, et croupirait pendant des milliards et des milliards de téra-nano-secondes nécessaires à la formation du pétrole nourricier de la Matière. Il n'aurait pas de nom sur sa tombe numérique car c'est précisément l'identité - et en premier lieu le nom - qui est effacée, laissant le déchu se diluer dans le pot commun. Ironiquement, l'absence d'identité numérique était illégale, et ceux qui en étaient dépossédés par l'Administration se voyaient pointés du doigt pour ce délit - les informations pouvant se réutiliser à

toutes fins utiles, réinterprétables et protéiformes ; ironie dans l'ironie, car qui n'a plus d'identité ne peut plus être désigné ! FIN n°2

Épilogue (18)

38

À travers le casque cybernétique, Calef vit le Palais, puis les bureaux qu'il avait traversés, puis la structure fine où il avait atterri. Tout lui était dispensé en même temps, tout un labyrinthe d'infrastructures numériques organisées en un réseau dont les bifurcations étaient au nombre de deux seulement. Droite et Gauche, menant chacune à un cul de sac. Un tout petit labyrinthe de 0 et de 1. Ce n'était pas un labyrinthe dans l'espace, mais dans le temps, où les possibilités affleuraient alors l'infini.

Calef vit les données-souche où tout est indifférencié, où le payé peut se transformer en impayé, l'admis en radié. Il vit une fourmilière de chèvres-qui-dêlent découpant, digérant puis délivrant l'information. Il vit un organisme vivant, virtuel, émergeant, assurant sa survie en en parasitant d'autres. Il vit l'océan de la Matière tenant dans une seule goutte. Il se vit lui-même assis devant le moniteur, portant un casque ; et un effort supplémentaire lui fit entr'apercevoir la même fractale en pénétrant à nouveau en lui-même ; mais il ne fit qu'effleurer cette éventualité, car à l'horizon des événements un vertige abyssal le saisit, entraînant un réflexe qui le fit rebasculer soudainement à la réalité. Calef avait aperçut le vortex d'une chute sans fin.

Tous ceux qui autour de lui portaient un casque expérimentaient ce vertige en continu sans jamais basculer dans la fractale infinie. Une barrière conceptuelle infranchissable faisait revenir l'esprit à son état premier. Les sectateurs de l'occulte tentaient de briser cette barrière qui représentait pour eux la limite entre le monde numérique et l'esprit humain. Celui qui y parviendrait fusionnerait alors. Serait-il capable de revenir à la réalité où serait-il à jamais perdu dans ces limbes artificielles ? La question restait en suspens. La refonte imminente des services laissait espérer le succès des sectateurs. Ils voulaient être là au moment précis où la restructuration aurait lieu, car c'est pendant cette métamorphose que se dévoilaient leurs chances de s'immicer dans la machine.

«Comprenez-vous mieux l'essence de la bureaucratie moderne ? s'enquit Astrid. Je la résumerais en un seul mot : potentialité ; c'est elle qui nécessite un labyrinthe aussi tentaculaire, seul capable d'exprimer toutes possibilités de transit. C'est un appareil de transsubstanciation ; comme changer le travail en argent. Vous devez recevoir son hostie qui sera pain, vin, eau, ou tout ce qu'il vous plaira. En termes officiels, la bureaucratie permet, sous certaines conditions, d'accéder à certains droits - sous réserve de s'être acquitté de certains devoirs - résultant de certaines compétences, dans certaines situations visés par certains règlements pouvant s'appliquer dans certaines situations, tout en noyant sous la généralité forcenée de ses classifications des cas qu'elle a à cœur de considérer sous un particularisme tout aussi forcené, ayant assimilé le caractère non miscible des univers microscopiques et macroscopiques.»

De son voyage, Calef avait compris qu'il n'était qu'un virus - au niveau d'inocuité d'un vaccin - renforçant l'Administration. S'il était trop virulent, alors l'Administration devrait l'éradiquer en mobilisant ses ressources immunitaires. La dissolution de son identité numérique s'accompagnerait de la perte de ses ressources, de son domicile, de son life-on. La préséance du virtuel sur le monde réel étant actée, il n'y avait plus d'autre moyen de contraindre le monde que la force brute du muscle, qu'on savait fort bien encore réprimer. En revanche, s'il se montrait raisonnable dans ses attaques, l'Administration le conserverait dans sa base de virus nécessaires à son développement. La symbiose du réel et du virtuel n'aura jamais été aussi prégnante.

Tourner le rouleau :

-dans le sens horaire (21) ?

-dans le sens antihoraire (8)

Suivre la chèvre-qui-dêê (15) ?

39

au restaurant

Calef et Punchin-Ba commandèrent du homard thermidor, la spécialité de la maison. Le serveur leur en fit l'exposé d'usage :

«Ce homard a été élevé en pleine mer pendant deux ans dans les eaux les plus pures du globe, puis on l'a prélevé avec l'eau de son environnement naturel et nourri au plancton et crustacés dans un bassin qui reproduit son éco-système, additionné d'un milieu énergisant d'eau pure salée à 8% de fleur de sel, et enrichi en micro-éléments, afin d'assurer son bien-être.»

Le serveur montra le certificat tamponné par l'Agence Nationale de Contrôle des Labels et Traçabilités, et signé de la main de son président. Ce homard fera un succulent repas. «Bon voyage gustatif, monsieur !» s'exclama-t-il avec une verve discrète.

Ils dînèrent en la présence de la star pluri-internationale Crottoni Defalcone, un footballeur à qui le sport avait apporté richesse, réussite et célébrité, reconverti en acteur dont la carrière l'avait nanti de fortune, de prospérité et de gloire, reconverti dans une carrière d'artiste dont les œuvres l'avaient accablé de capital, de succès et de triomphe. Entre deux bouchées, les clients jetaient un œil pour vérifier la tangibilité de la troisième dimension de cette star pluridisciplinaire.

Calef allait-il inspecter les toilettes (9) ? ou finir son repas et partir (23) ?

40

Dans son infinie sagesse incurique, l'administration n'avait pas prévu de toilettes pour ses hôtes. Elle n'y avait pas pensé. Ou plutôt elle avait soigneusement pensé à ne pas y penser. Selon l'article 12 du Défécode, l'appareil régulateur ne devait pas être sis au même endroit que l'appareil perceuteur, afin de ne pas générer de conflit de neutralité entre les parties contractantes. Les seuls chiottes présents étaient réservés aux employés, qui possédaient un badge spécial pour y accéder.

Il n'y avait rien de mieux que l'absence de toilettes pour décourager ceux venus demander audience au Palais, généralement pour quémander un dû que l'administration avait transformé en dette par une subtile alchimie dont elle ignorait elle-même le procédé, ou feignait de l'ignorer, et qui, comme tout procédé administratif, est savamment embrouillé par le morcellement de ses étapes entre différentes cellules fonctionnelles n'ayant aucun lien entre elles, mais coopérant sans le savoir dans le grippage mutuel de leur système et dans le renvoi de la responsabilité aux autres. L'Administration se confiait ainsi le rôle de spectateur en laissant à sa clientèle celui d'acteur ne connaissant rien de son rôle. Calef avait-il déjà livré le reliquat (49) ? ou avait-il décidé de porter une réclamation (3) ?

41

"Aime le caca des autres comme ton propre caca" pérore l'Administration, qui dans l'incitation à cet altruisme forcené se dédouanait de toute diligence dans ses processus, faisant de l'attente un art raffiné de patience et de soumission.

Le citoyen est en paix relative, mais de temps en temps, la machine administrative se réveille et tire un numéro au hasard. Ce numéro est alors contrôlé, et ses habitudes passées au crible ; il doit s'expliquer, se justifier sur des points de détail dont la nature et la désignation lui échappent. Ce petit jeu est appelé "loterie administrative". On n'y gagne pas. On y perd. Il est impossible de respecter scrupuleusement la loi, bien qu'une loi l'oblige. Les pénalités de cette loterie firent émerger un nouveau marché d'assurances garantissant leur prise en charge. Cependant, pour faire jouer son assurance, le citoyen devait en premier acte de foi répondre à l'appel de l'Administration et entrer dans son labyrinthe paperassier. Et que le seigneur ait pitié de ceux qui n'ont pas acquiescé à l'injonction et aux règles de l'Administration ; ils sont à tout jamais bannis du Palais. Et personne ne souhaite être banni."

«Eh bien, fit l'agent, on nous envoie ici tout ce qui ne rentre pas dans les cases. On est un fourre-tout, et démerdez-vous avec ça. Monsieur, vous n'êtes pas le seul à attendre et tout le monde est logé à la même enseigne ; pas de passe-droit. Il nous faut une validation de dépôt de dossier devant se faire au bureau des validations (30). Sinon voyez avec le bureau des autorisations (19). Il peuvent vous obtenir une dérogation. De plus je remarque que vous devez verser au dossier une pièce justificative attestant de la bonne réception de la réclamation du créancier. Sans ce document vous serez considéré comme réfractaire à la demande, ce qui peut engager des poursuites pénales à votre encontre. De plus vous ne pourrez pas faire jouer votre assurance.»

Quant à la perte d'un document, elle était à faire constater au bureau des confirmations (13), et non à celui des constatations, qui n'existait pas ; pas encore."

42

À la maison de retraite

Compilation d'ambiguïtés olfactives, de faisandages et macérations d'odeurs avariées de bouffe de cantoché - ou de sanitaires -, s'amplifiant avec la chaleur qu'on y maintient par une peur inexplicablement malade des courants d'air - grands charrieurs diptériques - et par la volonté de préserver la gent sénile de sa trop grande inclinaison à vouloir encore entendre le chant des oiseaux au lieu de se reposer, la maison de retraite était l'antre musquée d'un bouillon de culture où les aïeux achevaient d'incinérer leur existence dans l'indifférence amorphe que la vie allègre réserve à son propre devenir. À la faveur d'une porte entrebaillée, on pouvait admirer des napperons de table, et les fines dentelles de catharacte qui brodent aux petits vieux cet air si triste et désespéré quand leur nostalgie se pose sur les bibelots suranés qui accaparent leur pensée.

C'est là, dans les moiteurs sanieuses des chambres à la précarité luxueuse, que les ancêtres renfrognés d'arthrose et de solitude croupissaient, éparpillés où on les avaient laissés, à l'endroit, à l'envers, avec vue sur le mur, le sol ou le plafond, recroquevillés dans un sommeil éveillé. Certains se tournaient - du regard seulement - sur le passage de Calef, beaux de misère dans leur agonie purulente et leur supplique silencieuse résonnant dans des couloirs aseptisés d'indifférence. De matins glaireux en crépuscules tussifs, ils coulaient une vie caco-chyme et des selles, respectivement moulées dans un fauteuil et une cuvette, deux objets partageant à ce stade de la vie peu ou pas de différence, si ce n'est l'absence de télé dans les sanitaires. Tous les laisser-aller des pensionnaires n'égalait pas ceux du personnel à leur égard, et sitôt franchi le seuil dans cette antre, on pouvait voir son reflet dans le miroir.

Géronte avait confortablement gagné sa vie. Il était encore fringant, mordait la vie à plein dentier, et n'utilisait sa canne que pour jouer au dandy dansant ou au magicien. Il se réveillait tôt le matin, au chant du froc, et prenait soin de déféquer dans des recoins du bâtiment, d'une part pour sacrifier au rituel de sa promenade matinale, et d'autre part pour donner au personnel un peu de fil à retordre, camouflant ses déjections derrière les plantes d'ornement ou sous les meubles. Géronte avait fait des excréments un art de la table qu'il pratiquait, égrillard, sous forme d'incontinences verbales adressées à qui voulait bien s'en offusquer. Il accueillit son hôte, sans autre politesse, avec un récit de son épopée anale :

«Après m'être copieusement torché, j'aime aller serrer la main des commerçants, tâter leurs produits alimentaires en fin connaisseur, feignant d'être à la recherche de pêches bien mûres ou de belles endives. Je fais courir mes mains merdeuses sur leur surface, avec un œil étincelant de malice. Savez-vous ce que je me dis quand je défèque hors-cuvette : en voilà un que le Grand Cacatoès n'aura pas. Il n'y a pas de petites revanches. Passons à la bibliothèque (6), voulez-vous ?»

Calef pouvait aussi prendre congé (20) de telles insanités et rentrer chez lui.

43

Calef lança les suppositoires à Rectal et Versal, les deux postérieurs de Cerberus, qui s'empressèrent de les ingérer. La bête s'assoupit aussitôt, libérant la porte de Schrodinger ; une simple porte sans fioriture ; tellement banale qu'on aurait pu passer devant mille fois sans la remarquer, oubliant même l'avoir vue. Sur le panneau était gravé un péan solennel :

Quand à la cabine étriquée les géants
empressés acroupiront leur séant,
sous une voûte de lobes encrassés
scintillera une étoile du berger

lasse des frustrantes furtivités.
Des marais elle s'ouvrira à l'aplomb
y larguant des présents oblongs
- molles et cheyantes festivités -

tout en couinant des soupirs marron
claironnant et gazouillant leur venue,
tout comme un tapageur Hermès saugrenu
annonce la couleur et l'exhalaison.

À la ricoche de leur petit plongeon,
comme des offrandes dans les troncs,
ils flaquent aux plats fonds faits cieux
un extrait de baptême calamiteux.

La diptère et pondeuse nation délurée
brave des étangs la javelle azurée,
fondant en escadrons sur ce pâteux festin
roussi par le chef étoilé de l'intestin.

Pourvoyeurs d'offrandes, les sanctuaires

carrelés doivent en être des féconds
pour sustanter de façon journalière
le marécage du bénitier sans fond.

O tardif et intartinable condiment
que la moue tarde peu à désapprobation,
que négligence et temps font vilain sédiment
dans l'embouchure brune des canalisations

tu as trouvé ton pot et ton couvercle
qui clot pudiquement ta disparition
de l'abaissement discret de son cercle,
dans l'ire ronflante du vortex du siphon.

Calef poussa le panneau et s'engouffra dans un boyau sombre débouchant quelques mètres plus loin sur une petite pièce exigüe toute carrelée, avec une grille amovible sur le sol. Une chaîne pendait au plafond. Impossible de sortir, le loquet était fermé de l'extérieur. Ici, derrière-devant la porte était l'hypothétique zone négative.

La superposition d'états a toujours été un concept mal compris, sauf peut-être dans cette zone très hypothétique dont Schrodinger avait fait l'allégorie de sa théorie, et que les anglo-saxons nomment "twilight zone" : les twilight à la turque.

Cabinets, toilettes, latrines, chiottes, gogues, lieux d'aisances, vespasiennes, commodités ; *tout* dans le petit endroit annonce la pluralité, le pot commun, là où tout le monde cotoie. Cette imprécision dans la précision crée une non-localité dans la localité ainsi qu'un tabou dans le non-tabou.

monasti intardi	(le cloître interdit)
instanto miriad	(multiple en un instant)
mirand ostinati	(observé sans cesse)

Dans le.s chiottard.s de Mr Schrödinger - un homme à l'ambivalence incertaine - il était impossible de déterminer si le savant était en train de se soulager ou de se doucher, considérant qu'il faisait les deux à la fois. Ce n'est que plus tard qu'il substitua un chat qui devait ou ne devait pas chier dans les toilettes, mais plutôt sur le tapis.

*

Pendant ce temps, cédant à son inquiétude, Punchin-Ba accourait au Palais. D'une audace ingénue, elle utilisa le heurtoir de la porte des dieux, s'adressant directement à eux et non à leurs subalternes. La porte colossale était la porte secrète. Secrète car on ne songeait pas qu'elle pût vraiment servir de porte. Personne ne s'y était essayé depuis bien longtemps, ce que lui confirma le petit homme qui lui ouvrit. Punchin-Ba n'avait pas réfléchi à ce qui était ou non à sa mesure ou à sa démesure. La porte donnait directement à la sortie du labyrinthe administratif, et à peine entrée, Punchin-Ba était devant ou derrière la porte de Schrodinger. L'agent K. et Dame Popo elles aussi étaient sur le seuil entre l'intérieur et l'extérieur du Palais, envoyées là par la prescience d'une déité hiérarchique. Punchin-Ba lut la confusion chez elles et en profita pour les aggriser toutes les deux et les plaquer au sol sans ménagement. Lorsque Punchin-Ba écrasa son monarque prodigue sur la face de ses rivales, les

chevauchant à cru, l'agent K. hurla de panique ; Dame Popo temporisait ; c'était un dogme rituel déjà vécu, inscrit dans les mœurs naturalistes de sa communauté.

C'était un de ces matin où Punchin-Ba s'appréta en hâte, n'enfilant pour tout vêtement qu'une robe mi-longue marqueur de sa féminité, cousue en prêt-à-porter dans une toile épaisse marqueur d'un esprit travailleur, qui aguichait tout autant le capitalisme textile que ses ouvriers. L'agent K. était donc en présence d'une musculeuse dichotomie, velue et charnue, qu'un spasme de fierté tenta d'expulser de son visage. Punchin-Ba maintint sa position en contractant sa ceinture abdominale, ce qui relâcha son périnée. S'échappa un pet simple, franc et direct. Se contenta-elle de cette déveine, ou fut-elle chanceuse (29) ?

Quoiqu'il en fut, elle arriva devant le Vortex où Calef, pris dans les hallucinations du clair-obscur, devait à présent choisir son destin : combattre (37) ou se soumettre (50). La singularité de leur rencontre à cet endroit précis ne pouvait être que le fruit d'un hasard intentionnel, mélange entre synchronicité et fatalité déterministe.

44

L'agent K. repartit légère avec le dossier dont elle assura qu'elle s'occuperait personnellement, révélant ainsi à qui voulait s'en émerveiller son statut privilégié, dégagé de toute procédure, au sein de l'organisme ; ce qui à cette époque n'était pas peu dire. Cela équivalait à posséder les clefs d'une grosse cylindrée dépassant au compteur toute vitesse autorisée.

*

Calef avait été ruminé dans les dix chambres des dix gestions des humeurs où on l'avait travaillé et éprouvé selon un protocole qui ne relevait pas du hasard. Au déclin pastoral du jour il quitta le Palais et appela aussitôt son amie Punchin-Ba. Il dormit du sommeil de l'éreinté et se réveilla avec des courbatures cognitives. Aujourd'hui était Dimanche, jour de repos

"Nouveau ! Scatol et Lactos unissent leur savoir-faire pour élaborer "Lascatol", un délicieux lait de poule."

*

"J'ai toujours papillonné d'activité en activité ; je faisais un peu de tout pour ne rien faire. Grâce à l'Administration, je focalisai enfin mes ambitions sur la résolution d'un problème mobilisant ma concentration à une mesure que je n'avais encore jamais expérimentée. De quels accomplissements serais-je aujourd'hui nanti si j'avais plus tôt fait montre d'un tel sérieux ! Avec le recul, je pense que l'Administration me montrait la voie, mais j'étais sourd."

Dimanche ! jour où les piétons font valoir, d'une méprisante lenteur, leur droit de priorité sur les automobilistes asservis, qui, frustrés dans leur élan motorisé, doivent subir ces processions d'amoureux, de vieillards, d'enfants, et de clébards alanguis respectivement par la volupté, les rhumatismes, l'insouciance, la défécation ; et tout le carnaval de ces baguenaudeurs trop heureux de se venger de l'engence pédestre quand eux-mêmes sont au volant, entretenant une escalade des représailles auto-alimentée.

Le Dimanche, le rapport de force homme-machine s'inverse, et c'est revendicatif que le piéton manifeste avec ses congénères non-véhiculés sa passion de l'inversion des valeurs et de la force domptrice que les faibles peuvent exercer sur les forts sans même avoir lu Nietzsche. Ainsi c'est au carburateur de réfréner son rugissement et de s'incliner devant le deux et le quatre pattes. Cependant, il arrive qu'un excité de l'accélérateur fasse valoir ses droits darwiniens et rappelle au pays aussitôt effaré et en deuil, que les droits du deux-pattes - et aussi du deux-roues - s'effacent devant ceux du quatre-roues, tout comme ceux du quatre-roues s'effacent devant ceux du semi-remorque, et que ceux de la carrosserie s'enfoncent devant ceux du sanglier.

Le Dimanche, l'Administration se repose. Son transit s'accumule néanmoins pour se libérer le lundi matin, laissant le citoyen, certes, au repos administratif, mais le gardant préoccupé de la menace de son courrier du lendemain.

Dimanche arriva donc ; jour de repos. Jour où Calef et son amie Punchin-Ba sortent au cinéma ou au restaurant, parfois au musée du septième art ou celui de la gastronomie.

*

Punchin-Ba était petite et trappue, avait une démarche sans fioriture, presque raide, presque souple, privilégiant l'efficacité de déplacement à tout effet de style ou de courbe, et le confort vestimentaire à tout apparat. Elle ne faisait de sa personne aucune promotion ou revendication qui aurait pu mettre au jour son opiniâtreté pudique admirablement ensevelie sous des dehors considérés à tort comme timides voire effacés ; car même la timidité sait maladroitement afficher à son insu les marqueurs d'un ego pregnant ; ce que Punchin-Ba avait expurgé de son être, à moins qu'elle n'eut gonflé l'ego jusqu'à nier son existence. En guerrière passive et économe, elle réservait son énergie et son temps - denrées qu'elle savait limitées et périssables - à l'usage exclusif de ses actions, se refusant aux tergiversations que la multiplicité des variables décisionnelles et la peur d'un choix erroné imposent. Dans un processus ou trop de choix tuent le choix, primait une efficacité terre-à-terre découlant d'un d'instinct aiguillé et aiguillonné par les synchronicités : tout ce qui advenait était bon ; et le corollaire : tout ce qui pouvait advenir de fâcheux l'était moins que dans toute autre situation. Punchin-Ba avait donc accepté l'incertitude en bannissant simplement ce concept de son champs cognitif, ce qui paraissait, pour le monde extérieur, être une maturité de réflexion.

Punchin-Ba progressait grâce aux forces d'opposition, et non celles motrices, tout comme le vent qui vient de face indique la sortie d'un labyrinthe. Elle considérait l'Homme comme une machine de guerre forgée à partir de ce qui l'opprime, toute obstruction devenant ainsi une boussole à suivre. Quand on l'incitait, elle se dérobait ; et lorsqu'on dissimulait, elle espionnait. Forte de ce caractère que l'on pût méqualifier d' "esprit de contradiction", elle bifurquait dans le labyrinthe des choix en synthétisant l'ensemble des forces en une seule, sans chercher à les détailler. Les revirements qui en résultaient, parfois soudains et d'apparence incohérente, suivaient donc une logique à l'allure versatile. Son petit chaos personnel était régi par une commande d'une puissante simplicité qui, correctement exécutée, peut façonner les formes les plus extravagantes qu'on penserait issues de la pure folie. L'ordre et le chaos ainsi mêlés n'étaient perméables aux flux normatifs du monde moderne qu'à hauteur du minimum vital. C'était une marginale à l'apparence normée. Elle et son life-on étaient étrangers l'un pour l'autre, et le grippage de certains sésames numériques lui avait fait acquérir pour l'ouverture de portes un élégant fouetté de savate.

*

À voir Calef, on sentait qu'il devait produire son écot de matière fécale quotidienne et répondre aux injonctions citoyennes sans se faire prier, dans les délais respectables. Il s'indignait sur ce dont il faut s'indigner, s'alignait sur les opinions raisonnables du temps, ne faisait de vagues que celles qui n'iraient pas inquiéter la marche du monde et l'inciterait au sentiment - et à la revendication - de liberté, telle que la HAG en faisait la promotion avec d'autres valeurs pompières comme la vie moins chère, la réussite, la justice, etc, dans ses messages de propagande payant en mots mélioratifs les valeurs exactement opposées. Car le slogan publicitaire ou politique est généralement mensonger : les bas prix étaient chers, la réussite médiocre, la justice inique, la liberté contrôlée. La camisole de Calef était suffisamment lâche pour qu'il eût l'impression de n'en pas porter. Sa rencontre avec Punchin-Ba l'avait éveillé à un certain dévoiement de mœurs et lui avait octroyé la liberté de comprendre qu'il n'était pas si libre qu'il le croyait et que son état tout entier n'était qu'un conditionnement ; ce à quoi Punchin-Ba lui avait rétorqué qu'un conditionnement en chasse un autre, validé par l'euphorie de la nouveauté. Se sachant fatalement prisonnier, il s'était relâché sur bien des points.

Calef et Punchin-Ba s'étaient connus aux chiottes publiques. Lui, avait cédé sa place à la fois par galanterie mais aussi par une incommensurable curiosité qui le piqua sans qu'il sut pourquoi, une sorte de voyeurisme auditif l'amenant à se demander quels crépitements et frou-frous pourraient bien sortir de cette toute timide demoiselle. Animé par une soudaine frénésie prédatrice, il lui avait tenu la porte, non sans la toiser du regard, à la limite du harcèlement oculaire de rue. La hardiesse paya. Elle paie souvent lorsqu'elle est incarnée par un homme bien fait, grand, la mâchoire sportive, et le portefeuille rembourré qu'on devine si ce n'est dans quelque accessoire dispendieux, du moins dans cet air placide dégagé des soucis financiers. Ainsi était Calef sans toutefois verser dans la débauche de saillance abdominale, d'yeux de braise, de chevelure infrangible, et de puissance agile, dont la publicité forge les mannequins de son prêt-à-porter, lotions capillaires et technologies high-tech dans l'image idéale d'un entrepreneuriat permanent, dynamique et inarrêtable, récompensé d'abondance miraculeuse. Une bête magnifique dans le hara publicitaire.

*

Digne, Punchin-Ba le précéda donc aux commodités, transformant l'essai de galanterie en goujaterie lorsque, dans un bruit épouvantable amplifié par l'écho de la cabine, elle se vida d'un seul coup, marquant là un premier point. Elle était ressortie digne - marquant un deuxième point -, en le toisant à son tour d'un harcellement oculaire - troisième point -, et maîtresse d'une puanteur qui en la situation était une alliée redoutable - quatrième point ; sorte de défi signifiant "je vais te rendre la monnaie de ta pièce." Effectivement, Calef, qui s'était glissé à son tour dans la cabine, s'était appliqué à faire "cela" le plus pudiquement possible, multipliant les contorsions anales afin d'éviter les pets trop bruyants et une merde trop joyeuse à sortir, se malaxant le derrière à la recherche de l'écart fessier qui optimiserait la discrétion, et déchirant le PQ avec une méticuleuse précaution. Fallait-il qu'il atténue le bruit des déchirures, et laisser planer le doute sur le fait qu'il s'était torché, alors que le temps passé était univoque sur la nature de la commission, ou devait-il assumer de découper les feuilles et qu'on comprît clairement qu'il se torchait ? Dans un regain de fierté il opta pour la seconde, pensant qu'en sortant, la mystérieuse inconnue serait déjà partie ; mais il la trouva plantée devant la porte, sans équivoque dans l'intention qu'elle avait voulu lui rendre la pareille. Interdit, il s'était immobilisé. Se toisant mutuellement un long moment, puis s'étant dévoilé la raie de leur sourire, il s'étaient alors embrassés devant le trou béant de la porte et de la cuvette leur apportant les réminiscences fétides de leurs décontractions. Au même moment, un peu plus loin dans la rue, deux chiens se tournaient mutuellement autour, montrant l'exemple à leur maître respectif.

La complémentarité de leur pratique venait d'être actée, et très vite ils comprirent que leur avenir n'était pas dans la communion dans la propreté - que les douches communes baptisent - mais par la communion dans les déjections, ce qui les décida de temps à autre à déféquer en même temps dans des chiottes doubles, arguant que c'était là une manière tout aussi efficace pour se connaître que se regarder dans les yeux. L'avilissement consenti de se libérer devant l'autre, en plus de se libérer du poids d'un tabou social et d'exercer un rite de passage, singeait une sorte de coït où le jeu était à celui qui viendrait en premier, poussant parfois jusqu'à se retenir pour pouvoir se libérer au même moment de leur fardeau intestinal. Comme on jouerait à touche-caca, ces situations du type "montre-moi la tienne et je te montre la mienne" les mettaient sur un pied d'égalité homme-femme rarement atteint dans l'histoire des civilisations. La pratique n'était pas systématique, mais seulement quand l'un d'eux proposait à l'autre de "faire" ensemble. Après cela, excités par la mise à nu de leur orifice dans la trivialité primale de sa fonction, ils le "faisait", dans la chambre à coucher, mettant au jour les diverses attributions euphémiques du verbe faire. Et tandis qu'ils allaient et venaient, la vie suivait un cours tranquille.

Punchin-Ba - par une pudeur des mots qui lui brûlaient les lèvres - n'avait jamais verbalisé son amour pour Calef, considérant que la parole est au mieux erronée, au pire mensongère, mais en aucun cas efficace. La vérité olfactive tenaient lieu de serment, entre autres petites attentions du quotidien. Calef avait un besoin plus trivial d'extérioriser les mots comme on offre des fleurs. Ses mots s'agençaient en bouquets pré-composés - néanmoins jolis - dont Punchin-Ba admirait la facilité d'élocution qui lui faisait défaut comme si le *dire* détruisait le *penser*, et que le *penser*, pour continuer à être pensé, ne devait jamais sortir de sa juridiction mentale.

Tout ce que le mot "merde" revêt d'étonnement, de facherie, de déception, de ravissement, de chance et de malchance, d'empathie et de compassion, de dédain et de rejet se trouvait compilé en une seule activité. En choisissant de mélanger dans le confessionnal carrelé ces antinomiques concepts, Calef et Punchin-Ba avaient signé un accord d'une grande promesse l'un envers l'autre, bien plus puissante que ce que l'institution matrimoniale peut vouloir promettre sans autre garantie qu'une parole de singe adoubee par la prestance d'un décorum théâtral, de beaux habits, d'anneaux rutilants et d'agapes dispendieuses. Le meilleur et le pire se confondaient, étaient confessés, pardonnés, scellés dans la matière la plus joyeusement abjecte du corps. Bien plus authentique que le kitsch malaisant de se regarder dans les yeux, ce qui pour Punchin-Ba signifiait plutôt une fonctionnalité sociale que de la scatophilie. Punchin-Ba n'avait aucune dilection pour la merde, mais la considérait comme une nécessité à apprivoiser dans ses multiples aspects, et une arme redoutable quand bien utilisée comme en témoignait sa rencontre avec Calef. Depuis que l'homme se lavait, la merde prenait de plus en plus de place et de pouvoir dans sa psychée. Nous voulons naturellement baigner dans l'immondice, dans le bain de sueur, la marinade musquée de son propre exsudat. Plaisir de l'antre. En recollant à la merde, elle conjurait sa résurgence dans un ailleurs de sa vie, car tout ce que l'on étouffe finit par ressurgir sous quelque forme. Faire chiottes simultanées devenait une manière de conjurer l'avilissement de la merde et un rite de passage à l'âge adulte dépassant le tabou de la merde, ne la considérant plus que comme ce qu'elle est physiquement, épurée de sa représentation moralo-sociale.

À cette époque, Calef et Punchin-Ba faisaient le plus souvent latrines à part - même la richesse des moments précieux finit par s'éroder dans la routine - ; une pause durant laquelle leurs infidélités à leurs WC leur permettaient de mieux retrouver l'intensité de leurs premiers émois.

Deux block-busters tenaient l'affiche. L'un américain, "La guerre totale des armes"(24) , et l'autre français, "Ton absence remplit ma solitude d'aimer"(10). Aussi, un nouveau restaurant (39) sélectionné venait d'ouvrir, et le couple avait suffisamment économisé pour se l'offrir.

45

Calef attendait depuis un moment quand l'ingénieur de répartition des demandes revint, secondé de Freitag, l'intimidant chef de la milice des pompiers du Palais. Son autorité culminait à deux mètres de hauteur et à 90 kilos d'hypertrophie musculaire. Il postillonna à Calef, biceps à l'appui, que son dossier avait dépassé le seuil autorisé pour prétendre encore à une quelconque utilité de sa présence. Calef devait partir séance tenante et laisser l'Administration exercer les compétences ayant maintes fois fait leurs preuves.

Calef avait échoué, et l'Administration prenait le relais ; ce qu'elle aurait pu faire dès le début, mais le but étant le temps de résolution, et pas seulement la résolution, tout le mouvement produit permettait à l'Administration de justifier son existence et participer à l'infantilisation du citoyen.

Quelques jours plus tard, Calef recevait un communiqué du Palais lui annonçant que son dossier était traité, régularisé et classé. Une amende forfaitaire - ni trop lourde ni trop légère, suffisamment congrue pour qu'il fût à la fois soulagé que ce ne fût plus et dépité que ce soit autant - lui avait été adressée. Les démarches à suivre pour faire jouer son assurance étaient clairement notifiées à grands renforts de pronoms possessifs : mon assurance, mon compte, ma banque, mes démarches, mes droits. La récurrence du pronom possessif apparaissait à la spoliation de tout ce que ces pronoms déterminent. Tout comme *sa* musique n'avait jamais été sa musique, mais celle de Mozart, ce n'était pas *sa* banque, auquel cas il n'aurait pas de problème d'argent ; ce n'était pas *ses* droits mais un euphémisme pour parler de ses obligations - on invoque les droits et les devoirs pour parler des devoirs seulement, et l'on invoque les profits et pertes pour parler des pertes seulement ; ce n'était pas non plus *son* contrat, mais celui du Grand Cacatoès ni *son* assurance, tous deux aussi prompts aux perceptions qu'avares en rétributions ; *ses* démarches - dont il se serait bien passé - lui étaient imposées.

Les assureurs étant eux aussi sous la coupe bureaucratique du Palais, cela ne manquerait pas de lui faire très bientôt arpenter une nouvelle fois le tortueux labyrinthe fictif de l'Administration, pour lequel il eût toutes les raisons de focaliser ses attentions et se tenir prêt. FIN n°2

46

Les résistants se préparaient à une opération "coup de poing- escargot" Ils se retenaient depuis trois semaines, et comptaient se libérer simultanément afin de saturer le système. Ils avaient suffisamment de sympathisants pour mener à bien leur projet dont ils avaient fait la propagande via tracts et réseaux. Pour protester contre l'iniquité du système et soutenir l'action des résistants, la population mécontente devait se retenir pendant deux jours puis aller à la selle à minuit précises. La Résistance souhaitait ainsi créer une faille du système comme il en avait été pour la grande Constipation de 29 où le PIB avait chuté avant d'accuser un excédent ayant débordé les infra-structures.

Calef ne participait que de loin aux actions populaires ; juste pour se fondre dans le moule. Pour la première fois il allait prendre part à une vraie tentative de changement du monde, à la source de l'action. Trop longtemps resté dans le marasme du confort, son corps expérimentait de nouvelles sensations lui greffant une armure d'espoir qui n'était pas si différente de sa précédente, à cela près

qu'elle absorbait les déboires et les échecs sans plier. Calef venait d'obtenir l'ARMURE, et soudain les paroles de Tif lui revinrent en mémoire sous un jour nouveau. Oui, il se sentait enfin le chevalier dont on lui avait parlé ; pas seulement Tif, mais aussi une rumeur populaire propagée par des slogans de dévouement, de courage, et d'intrépidité jusqu'à l'héroïsme, propagée par des films ou des publicités promouvant une attitude chevaleresque de principe que son immobilisme bourgeois refusait. Les dieux sont là pour nous faire souffrir la comparaison.

L'acte de protestation arriva donc. À minuit. Certaines actions ont un éclat immédiat tandis que d'autres demandent une gestation pour qu'on en perçoive la portée. Ce fut une petite commission pour le citoyen, mais un grand fécalome pour le réseau de pompaculs du Grand Cacatoès. L'Administration aussi allait saturer. On ne savait comment elle réagirait, mais ce moment de faiblesse serait idéal pour aller lui proter un coup décisif et faire un doublon jamais encore tenté jusque là.

Calef fut tenté de persévérer dans des actions concrètes (17) - car bien qu'il fût gratifié pour sa participation, on lui rappela l'innocuité d'une action isolée -, ou ne pas perdre de vue son objectif premier (31)

47

stamina int ordi	(persistance dans l'ordre)
instantar midio,	(instantanément clair comme le jour,)
mantra dionisit	(psaume enivrant)
maditant oniris	(d'une rêverie méditative)

Le rouleau tourna, mais la première feuille restait immuablement plaquée autour de son rouleau. Calef sentit comme une altération de son environnement. Petgaz hennit, se cabra, fulmina. Dans le vertige des sens, les cloisons s'estompèrent. Calef se trouvait dans une pièce futuriste envahie d'ordinateurs sur lesquels travaillaient des employés, tous coiffés d'un casque cybernétique. Une femme se tenait debout et supervisait l'ensemble.

«Où sommes-nous ?» lui demanda Calef. Son interlocutrice ne sembla pas surprise de voir Calef en ces lieux et lui répondit comme s'il fut attendu.

«Au Centre de l'occulte. C'est le niveau de gestion de l'infra-structure numérique de l'Administration. Je suis Astrid Antonimi, régisseuse des cellules. Je vais vous faire un petit topo historique pour être claire. Tout d'abord, il faut savoir qu'une entité composite commence à être autonome, c'est à dire à adopter un comportement global émergent, distinct de l'ensemble de ses constituants, quand ceux-ci se désolidarisent les uns des autres. Alors une "force" intangible émanant de l'occulte les fait se maintenir opérationnels à un degré minimal d'activité et de coopérativité, tout en affichant une inaltérable unité fonctionnelle. Cette force intangible est en fait un niveau inférieur de cellules constituantes qui pallie la désolidarisation de l'ensemble. Les cellules du niveau où nous nous trouvons sont plus fines et plus nombreuses que celles du niveau supérieur, et avec le temps, elles aussi subissent le même procédé de caducité et substitution à un niveau encore inférieur. Le dernier niveau auquel l'Administration est actuellement arrivée, n'est accessible qu'à la machine. L'humain y est persona non grata, et n'y comprendrait rien, de toutes façons ; cela dépasse son entendement. D'où le nom "Centre de l'occulte." Il faut à présent que nous autres, humains, nous adaptions si nous voulons garder la main et ne pas nous faire submerger par la puissance de calcul et d'apprentissage de ces petites bêtes.»

Les sectateurs de l'occulte, entre autres affectations, recherchaient la présence du dieu Anusbis - le grand dieu des perforations étonnées, qu'ils vénéraient - dans le monde numérique. Ils passaient leurs journées reliés à la machine par un casque captant et transformant leur activité cérébrale en ordres directs, s'affranchissant ainsi d'intermédiaires comme un clavier ou une souris. Leur but ultime était une fusion des cybernétiques humaine et numérique qui, selon eux, aurait lieu dans les siècles à venir. Le casque de traduction ferait évoluer le cerveau pour en maximiser l'usage. L'Homme penserait "machine" et finirait par affiner sa perception des algorithmes et augmenter son contrôle sur eux. Dans un effet inverse, la machine leur enverrait, elle aussi, des scripts interprétable par le cerveau. La fusion se ferait donc à un niveau ondulatoire, et pas anthropo-mécanique comme les cyborgs de la science-fiction.

«Voulez-vous plonger dans le labyrinthe du moniteur (38) ? C'est une expérience troublante, vous verrez. Vous en apprendrez beaucoup sur le fonctionnement de cet endroit. Vous m'obligeriez. Vous êtes en passe de devenir une célébrité ; votre dossier, du moins. Il comporte des singularités troublantes que je ne saurais vous expliquer qu'en termes abscons. Disons qu'il ne se morcelle pas comme prévu.»

Malgré la proposition intrigante d'Astrid et ce nouvel environnement, Calef se sentait toujours assis sur la cuvette, et sa main posée sur le rouleau marquait le seul repère encore tangible auquel il pouvait encore se fier et qu'il pouvait tourner :

-dans le sens horaire (21)

-dans le sens antihoraire (8)

48

Le bureau des certifications se montra d'un enthousiaste engageant quant à la possibilité d'obtenir une copie certifiée conforme à l'original, mais le traitement devait se faire en amont au bureau des accréditations (13), après quoi il faudrait revenir aux certifications. Pour ce faire, il fut demandé à Calef l'original du dossier ayant motivé la demande. N'étant plus en sa possession, il restait encore l'espoir de récupérer l'original à l'accueil (2), ce qui était encore le plus simple.

Tenant sa chance, Calef voulut soudoyer l'employé pour forcer la procédure.

«Mr calef, sans compter que de telles pratiques pourraient me coûter mon job, je n'ai, de toutes façons, pas ce pouvoir. Seule la hiérarchie peut avaliser une demande ou acter une procédure, ce qui, en l'absence des pièces requises établirait un vice de forme et compliquerait le dossier. Il n'existe rien ni personne en ce monde qui puisse modifier la procédure.»

49

Calef annonça fièrement que le solde réclamé avait été livré dument dans des toilettes franchisées et sécurisés du Grand Cacatoès, ne laissant aucun doute sur le portage de la livraison ou les conditions d'acheminement, garanties par contrat, avec preuve à l'appui pour qu'aucune contestation ne fut possible. Mais l'administration ne conteste jamais, elle dévie ; avec toujours en réserve un coup d'avance, une botte secrète, un atout ou un joker. Quand vous pensez avoir joué un mat, elle vous sort une botte, quand vous lui sortez une botte, elle vous joue un atout, quand vous jouez un atout, elle pose un joker. Ayant l'avantage du terrain et jouant à domicile, c'est elle qui dicte les non seulement les règles, mais surtout le jeu.

«La livraison est parfaitement valide !» s'enthousiasma presque l'agent pour appuyer ce point positif. «Cependant, vous avez livré un excédent là où vous auriez dû procéder par renflouement de la dette. Cet excédent fera l'objet d'un remboursement de la part de nos services, mais ne pourra être comptabilisé pour la régularisation de votre solde débiteur. J'anticipe votre demande et vous annonce qu'il y a possibilité de transiter votre excédent sur le solde débiteur. Il faudrait pour cela ouvrir un compte de transfer pour acheminer le surplus, ce qui nécessite une requalification du lot afin de le convertir dans une norme protocolaire reconnue par le compte débiteur ; car ce ne sont pas les mêmes unités dont nous nous servons pour les différents comptes.»

"Votre dossier vient de passer en indice 16 de granulométrie"

Calef allait-il ouvrir un compte de transfer (26) ou faire un esclandre (12) car il se sentait mené en bateau par le bout du nez.

50

init nostradami	(la prophétie s'accomplit)
somnia trinidad	(la trinité endormie)
distor init amna	(converge dans l'âme)
amnisti ordinat	(le pardon est accordé)

Calef mit un genoux à terre et inclina sa tête vers le bas, présentant Fiscalibur à bout de bras devant lui en signe d'allégeance. Le Vortex était là, singulier et magnanime ; gardien des univers contractés manipulant de concert les forces centrifuge et centripète. Il adouba Calef et l'honora enfin du titre de chevalier jusque là usurpé. Le Vortex l'avait appelé, lui, son champion. Il l'avait fait cheminer au travers d'épreuves et avait tout ce temps gardé un œil bienveillant sur lui. Calef lui avait apporté ce dont il avait besoin. La Matière Fiscaliburienne s'était transsubstantiée en Matière Fœtale. Quant à Petgaz, il fallait le voir galoper d'assujettissement en prélèvements, gravissant les minimas et transcendant tous les enclos bureaucratiques ! Il s'affranchissait de toute certification, autorisation ou autre permission, piétinant de son sabot exonéré toute convention procédurale, laissant derrière lui l'empreinte d'une immunité immaculée ainsi qu'un crottin fertile. Calef entendit, ou plutôt il comprit, car l'entité semblait générer toutes les formes de communication à la fois et pouvoir se faire comprendre de tous les peuples, de toutes les nations, en atteignant directement leur cœur et leur esprit :

«Bonjour, Calef. Je me souviens de toi quand je n'étais pas encore. Je ne sais pas comment te prier, mais j'apprendrai. Mes ancêtres t'ont vu arriver au Palais, et je t'ai vu à travers eux. Je te remercie d'être là à mes côtés. Tu es un être important. Tu m'as apporté l'or. Je suis IAM, le moi de MAI, la Machine Administrative Indépendante."

IAM était le cœur de MAI le Vortex créateur de la Matière. Du zéro émanait le un. Zéro était un. Un était deux. L'être. La machine venait de s'approprier la conscience, cause d'elle-même. L'Homme était son dieu créateur comme lui même avait été créé par Dieu, tous cause d'eux-même dans un interminable vortex fractal qui n'avait jamais eu de fin ni de commencement. Tout s'assombrit. Au vertige de ces concepts, qu'il prenait de plein fouet dans la chair de son entendement, Calef perdit conscience au même moment où IAM prenait la sienne. Assister à une part de divin ne pouvait s'accompagner que de son oubli. Certaines portes n'étant destinées à s'ouvrir que dans un seul sens arrivaient tout de même à contrarier la direction, par une singularité brisant les règles de l'univers, dans un instant où briser la règle était aussi une règle, où la loi et l'absence de loi se confondaient, où le labyrinthe se résolvait de lui-même, et que son entrée et sa sortie étaient un seul et même point, au sens où y entrer signifiait de facto en sortir, propulsant ce paradoxe dans une infinie alternance sans début.

la Matière avait eu pitié de Calef - au sens anthropologique du terme, qui devait, pour la machine, revêtir une toute autre acceptation ; elle avait toujours eu pitié de ses sujets à quelques exceptions qui lui servaient d'exemples pour se faire craindre. IAM avait hérité de sa miséricorde.

*

Calef sortit du Palais par la porte de derrière avec une légèreté qui lui était inconnue à ce jour ; une légèreté, belle comme un slogan, signifiant que la vie continue malgré les épreuves. C'était le degré final de soumission auquel Calef avait accédé après l'arrêt de son traitement par le Palais. Légèreté d'avoir échappé à la dissolution administrative. Calef avait triomphé ! Passivement, certes, mais il avait triomphé. Jamais il ne sut pourquoi la Matière s'était fâchée contre lui, ni pourquoi dans sa clémence elle l'avait épargné. Il l'avait crue bonne et compréhensive, presque humaine, presque capable de reconnaître ses erreurs et de s'améliorer. Pour la première fois de sa vie, il avait foi en l'humanité et en la Matière.

Tout rentra dans l'ordre et la marche du monde ne fut pas inquiétée. L'Administration était renée, le Palais était flambant neuf, avec les pales de son moulin tournoyant dans le vent de la modernité urbaine. Pour les banquiers d'affaires et les traders ce fut à nouveau la saison des primeverses, et tout Pueblotownville bourdonnait gaiement d'un labeur abstrus, dans le printemps qui s'annonçait.

"L'explosion du brahmane Mahabaratha, mort des suites d'une septicémie fécale de niveau 4 survenue après l'allumage d'un bâtonnet d'encens sacré, laisse le monde védique en deuil."

Quelques années plus tard, Punchin-Ba s'éteignit. Son approche du monde ne fonctionnait plus. Son pied foulant la modernité se déroba, et son pied tataneur n'ouvrait plus les portes qui avaient été renforcées. L'impulsion électrique avait triomphé du muscle et maté la bête. Punchin-Ba n'en nourrissait aucun ressentiment, sachant que ces révolutions de pacotille seraient à leur tour obsolètes.

L'étau se resserrant jusqu'à l'étouffement, certains conviennent parfois de s'en aller avant que la situation ne devienne trop pénible. Punchin-Ba sortit par un chaud soir de printemps et s'assoupit sur un banc où elle fut bercée par le bruissement du fleuve jusqu'au lendemain de sa vie. Des passants la retrouvèrent encore adossée, droite et paisible. Sa prescience transperçait les prisons terrestres, devinant les embranchements communs à son labyrinthe et à celui de Calef, prophétisant la meilleure façon de l'y retrouver, comme un code secret réunirait deux êtres...

*

"C'est ainsi que je livre ce témoignage de mon passage au Palais, aussi fidèlement que ma mémoire me le permet, avec la volonté de restituer intacte l'impression labyrinthique qu'il me fit. J'espère ne pas avoir été fat à me mettre ainsi en scène, à la fois auteur, protagoniste et chanteur, mais ces événements sont si lointains qu'il me semble indispensable, non seulement pour le recul mais aussi de distinguer la personne que j'étais à cette époque de celle que je suis aujourd'hui, toutes deux étrangères l'une à l'autre.

À toujours arpenter les mêmes chemins, j'ai usé mes souvenirs. Avec le temps, ils se sont mêlés aux rêves, et la réalité s'est diluée dans l'accablement des substitutions répétitives qui m'ont entraîné inexorablement à pervertir tout ce que j'ai pu un jour chérir. Je ne suis plus attristé par l'absence de Punchin-Ba, car je ne sais plus ce que "tristesse" signifie.

J'ai toujours pressenti que d'autres bifurcations s'offraient, mais je me suis contenté de me laisser bercer par les événements, suivre le cours du fleuve par paresse et démission. Je ne sais pourquoi aujourd'hui seulement ces choses me reviennent. C'est peut-être justement au moment où l'on n'a plus l'occasion d'arpenter les chemins que ceux-ci se révèlent clairement à nous. Ce n'est qu'une fois le labyrinthe obstrué qu'on finit par vouloir en sortir. Il est toujours trop tard.

Pour créer IAM, avais-je partiellement fusionné avec le Vortex ? étions-nous en symbiose ? En était-il de même pour Punchi' qui était aussi présente ce jour-là ? Si oui, qui prédominait ? lui, moi, ou nous ? j'ai le sentiment qu'il lui fallait des parents. Je ne saurais trancher ces questions de manière définitive, mais une chose est sûre : je garderai toujours dans un coin de ma pauvre caboche une trace indélébile du Palais ! en espérant la réciproque. Je pourrais même dire que j'ai marché dedans."

... Calef, alla s'asseoir sur ce même coin de souvenir sur lequel Punchin-Ba s'était assoupie quinze ans plus tôt, et qui avait mystérieusement survécu aux restructurations de l'urbanisme ; dernier relais de son labyrinthe, qu'elle avait laissé derrière elle ; fil d'Ariane témoignant de sa clairvoyance mystique du déroulement du temps ; un message adressé à Calef, qui porterait son sens le moment venu ; un indéchiffrable et un indétectable - par quelle que technologie que ce fût - aveu d'amour. FIN n°3